

# Le Samedi

VOL. II.—NO. 12.

MONTREAL 30 AOUT 1890.

PAR ANNEE: \$2.50  
LE NUMERO: 5 CTS.

## JEUNE HOMME PAS SERIEUX



*La mère.*—Quand j'ai vu monsieur Smith se mettre à boutonner ses gants hier, j'ai cru qu'il allait faire la demande.  
*Jeune sœur espiègle.*—Moi, j'étais bien sûre que non quand il a demandé au quatrième bouton, si c'était assez. Cette pauvre Elise qui avait mis ceux de dix-huit boutons pour lui donner une demi-heure d'ouvrage !

# Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSÈTE & DÉVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 30 AOUT 1890.

## CHASSE-SPLEEN

La douleur présente est toujours la plus cruelle.

Mieux vaut être aimé vivant que canonisé mort.

Le désespoir de l'homme remplit le diable d'espoir.

Une excuse n'est souvent que la livrée de l'incapacité.

Travaille le jour, songe le soir et dors la nuit, tout ira bien.

Il est plus facile de pardonner à un étranger voleur qu'à un ami seulement écerelé.

Le Gén. Middleton n'a pas voulu laisser le pays sans lancer le trait du *Par... tant*.

Désirer ce qu'on ne peut avoir et posséder ce qu'on ne désire pas, c'est le lot de l'humanité.

Il est plus facile de plaindre les victimes de l'injustice que de les aider à obtenir justice.

Dieu a si bien rasé Sodome que non seulement il n'y a pas laissé de maison; mais pas même de *Lolh*.

John L. Sullivan, le fameux pugiliste a des formes parfaites; quand il pose, il prend des attitudes *frappantes*.

Un artiste vient de peindre une carabine avec un tel naturel, qu'au moment où il la finissait, elle est partie... dans une vente par huissier.

Depuis qu'un savant a découvert qu'un bain de pied tiède double la circulation, les éditeurs des grands journaux ont encombré leurs bureaux de baquets et de cuvettes.

Les meilleurs projets sont quelquefois déjoués de la manière la plus mystérieuse, remarqua le jeune homme dont le baiser fut coupé en chemin par un éternuement de sa belle.

Nous ne savons pas si c'est dans le code, mais selon nous le créancier préférentiel devrait être celui qui ne présente jamais son compte; nous le préférons à tous les autres.

Nos banques sont pourtant conduites par des hommes intelligents; et, cependant, dans un siècle de progrès comme le nôtre, elles n'avancent pas comme elles le pourraient.

Un inventeur vient de trouver un tabouret de piano à dossier pour faire reposer le joueur; et ce premier succès l'a engagé à combiner un piano même qui puisse faire reposer les voisins.

Les plaideurs doivent avoir sept choses en leur faveur pour réussir: 1o. Une bonne cause; 2o. Une bonne bourse; 3o. Un bon avocat; 4o. Un bon aviseur; 5o. Un bon juge; 6o. Un bon jury; 7o. Et beaucoup de veine.

La morale nous apprend que l'homme doit toujours agir avec prudence et honneur. L'honneur défend de frapper son ennemi terrassé; la prudence empêche de le frapper quand il est debout; alors, quand peut-on frapper dessus?

Une certaine altercation a eu lieu l'autre jour dans un bureau de loterie à l'occasion d'un monsieur qui demandait à acheter des billets de l'autre hiver. Ce n'est qu'après explications que l'on a compris qu'il voulait avoir des *billets de loterie verts*.

Un cultivateur offre dans les journaux une magnifique terre de 200 arpents avec une maison pour \$200. Nous engageons vivement un des lecteurs du SAMEDI à profiter de l'occasion et à offrir cette propriété à sa femme au lieu du paletot en *soal* promis, rien que pour voir ce qu'elle choisira.

## UNE FAUSSE IMPRESSION



*Charles Lunedemiel.*—Crois-tu que la fumée du tabac abîme les rideaux de notre chambre à coucher?

*Elise Lunedemiel.*—Tu veux donc être aussi bon que tu me l'avais promis, chéri! Il n'y a pas de doute que ça les abîmerait.

*Charles Lunedemiel.*—Alors, il va falloir les ôter.

## MOTS D'ENFANTS

*M. le curé à la petite Lucille.*—Eh bien, mon enfant, fais-tu tout ce que ta mère te dit?  
*Lucille.*—Oui, monsieur le curé, et papa aussi.

*Toto, en se promenant croise un nègre du plus beau noir.*—Oh! quelle chance si je pouvais être comme cela, moi!

*Le père.*—Pourquoi cela? en voilà une idée!

*Toto.*—Tiens! on ne me débarbouillerait pas!

*L'Examineur.*—Mademoiselle, veuillez me dire ce qu'indiquent les syllabes *archi* qu'on trouve au commencement de certains mots, dans *archiduc* par exemple.

*L'élève.*—Elles marquent une idée de supériorité, de suprématie.

*L'Examineur.*—Très bien. Et dans *archipel*?

*L'élève.*—C'est une pelle plus grande que les autres.

*Papa.*—Joe, il t'est arrivé un petit frère, ce matin.

*Joe, (5 ans).*—D'où vient-il?

*Papa.*—Du ciel, mon enfant.

*Joe.*—Hum! Maman m'a dit que nous devons tous y aller un jour; faudra que je demande à mon frère le chemin qu'il faut prendre, dès que j'aurai fait sa connaissance.

*Le père, (courroucé).*—Ah! mon galopin, il faut que je te donne quelque chose qui te fasse souvenir de ce que tu viens de faire.

*Jack.*—Je vous remercie, papa; mais vous m'en offririez dix fois plus que j'aimerais mieux rester où je suis. (*Et le jeune galopin resta perché sur la clôture à une distance prudente de son papa.*)

*Premier élève.*—Comment aimes-tu le nouveau professeur?

*Deuxième élève, (qui vient de recevoir la strap.)*

—Ce n'est pas le tonnerre.

*Premier élève.*—Comment cela?

*Deuxième élève.*—Il frappe plusieurs fois à la même place.

*Oncle.*—Si ton père te voyait, il ne serait pas content; mais moi ça me fait plaisir de te voir rosser un garçon plus grand que toi. Pourquoi t'es-tu battu?

*Nevan, (indigné).*—Il m'a dit que je vous ressemblais.

*Maman, (triste).*—Qu'est-ce que tu ferais, mon petit Charles, si je venais à mourir?

*Charles, (très sérieux).*—Je mangerais tout le sucre.

## QUELQUES DEFINITIONS

*Bienfaisance.*—Le fruit de la bonté; difficile à digérer.

*Chimie.*—La cuisine de la science.

*Cocotte.*—Une poulette qui a des dents.

*Berceau.*—La tire-lire des baisers et des sourires de la famille.

*Grâce.*—Le génie de la femme.

*Bourse.*—Petit sac où l'on met de l'argent; ressemble beaucoup au tonneau des Danaïdes.

*Jeune fille.*—Une cerise qui rougit avant d'être mûre.

## MARCHANDISE COUTEUSE

*Madame Corsette.*—Voici un journal qui prétend que chaque livre d'ivoire qu'il y a sur le marché représente la vie d'un homme.

*Monsieur C.*—C'est presque aussi horrible que le commerce des baleines.

*Madame C.*—Est-ce que la pêche à la baleine est si dangereuse que cela?

*Monsieur C.*—Oh! non, elle est assez inoffensive de nos jours; mais je parle de la quantité de femmes qui sont tuées par les corsets.

Le vêtement des quatre saisons



Client.—Voilà la saison déjà avancée ; est-ce que ce n'est pas un peu pâle ?

Le marchand.—Pas du tout, mon ami. Vous ne connaissez donc pas les propriétés de cette étoffe ? Elle change au soleil. Dans un mois, elle aura tout à fait les nuances de l'automne.

DECISION ET INDECISION

Cliente.—Si je choisis de suite un papier de tenture, pouvez-vous m'envoyer des ouvriers pour la poser et en finir cette après-midi : je suis horriblement pressée ?

Marchand.—Oui madame.

Cliente.—Très bien ; montrez-moi quelques échantillons !

Et elle resta là, confortablement assise jusqu'à une heure de l'après-midi à regarder les cahiers d'échantillons. Elle alla diner, revint à deux heures et continua son examen jusqu'à cinq heures, alors qu'elle se leva en disant :

—Il me semblait que ça prenait du temps à voir, et avec ça la saison est si avancée ! Décidément je ne ferai rien faire cette année. Merci bien, je reviendrai au printemps prochain, pour continuer à faire mon choix.

UNE VISITE DANS LE MONDE

Madame de la Patinière (en visite chez madame de Molennui).—Il faut que je vous quitte. Je suis restée plus longtemps que...

Madame de Molennui.—Oh ! non, au contraire. Vous venez si rarement et...

—Si rarement ! je viens vous voir plus souvent que qui que ce soit et...

—C'est que je suis si heureuse de vous causer quelques minutes et...

—Vous êtes charmante, mais réellement il faut que je parte. Vous viendrez me voir, bientôt, n'est-ce pas, ma chère ?

—Certainement, et...

—J'y compte, et... ah ! à propos, étiez-vous au concert, hier soir ?

—Oui, et...

—Délicieuse soirée. Madame Charlotte a été ravissante.

—Je suis de votre avis. Et comment avez-vous trouvé monsieur Dodliège ?

—Très bon. Mais réellement, il faut que je vous quitte. Au revoir, ma chère.

—Au revoir.

—Rappelez-vous que je vous attends prochainement.

—Merci, mais ne comptez pas avec moi ; vous avez plus de temps que moi, et...

—Quoi ! plus de temps que vous ? mais ma ma chère enfant je n'ai pas une minute à moi.

—Et moi, donc.

—Franchement, je ne saurais dire comment le temps se passe. Au revoir.

—Au revoir.

—Si je ne vous vois pas d'ici à quelques jours je... ah ! le charmant cousin ; je ne l'avais pas remarqué, il est de toute beauté !

—Vous trouvez ?

—Il est adorable ! Est-ce vous qui l'avez brodé ?

—Oui.

—En vérité, vous travaillez comme une fée. Comme je serais heureuse de... mais je ne m'en irai jamais si ça continue, et encore cinq visites à faire ! Au revoir.

—Au revoir.

—Splendide temps, n'est-ce pas ? C'est un véritable plaisir d'être dehors, et... ah ! ma chère, j'allais partir sans vous parler du mariage de Catherine de Sainte-Agathe, et moi qui n'étais venue que pour ça. Il faut que je vous conte cette histoire ; en quelques minutes j'aurai fini.

Et elle s'assit, parla pendant deux heures, et ne s'en alla que lorsque monsieur de la Patinière, revenu du club, manifesta sa mauvaise humeur en faisant claquer quelques portes à l'étage au-dessus.

UN ACROBATE EN CHAMBRE

Carnac.—Mesdames et Messieurs, vous allez voir le phénomène les plus étonnant qui ait encore honoré votre belle ville de sa présence. L'homme sans bras que vous voyez sur cette toile se sert de ses pieds comme de ses mains, s'il en avait. Il est si adroit qu'il ramasse une aiguille avec ses orteils.

Beaumanoir (à sa femme).—Viens-tu, ça ne vaut pas la peine d'entrer là dedans. Je suis plus fort que ça, moi. Cette nuit encore, j'ai ramassé, sans lumière et rien qu'avec mes talons, toutes les braquettes que tu avais laissées en posant le tapis.

FAUDRA BIEN QUE CA VIENNE



Le père Louison qui vient d'acheter un piano à sa fille.—Ne te décourage pas ; à force de frapper partout, la claire fontaine finira bien par sortir. Je sais qu'elle est dedans ; je l'ai entendue chez Laurent et Laforce.

UNE DISTRACTION DE NÈGRES



(Au centre de l'Afrique.)

Professeur indigène à un nouveau converti.—Comment aimes-tu le missionnaire ?

Le nouveau converti.—Je le préfère bouilli.

CAFÉ NOIR PAR UN IDEM

Jean Lépateur, ayant fait un héritage, s'est jeté dans le grand genre et a pris à son service un nègre plus remarquable par sa belle prestance que par son intelligence.

Une des attributions du fils de Cham, consistait à préparer le café de son maître, suivant des instructions précises, dont une, entr'autres, consistait à mettre le café dans un linge, afin que le liquide parfumé fut des plus limpides.

Un matin, le maître n'eût pas plus tôt goûté son nectar qu'il appela son sombre serviteur d'un violent coup de sonnette.

—Qu'as-tu mis dans le café ?

—Rien, mon maître.

—Voyons, dis la vérité, animal ; dans quoi l'as-tu fait bouillir ?

—Dans une chaussette.

—Hein ! attends un peu ; où est ma canne ?

—Faut pas vous fâcher, mon maître, je n'ai pas pris une chaussette propre.

IL S'EST PAYÉ

Petitpair, (à sa maîtresse de pension).—Madame, c'est honteux ! les cochons n'en mangeraient pas, de ce pâté. Non, je n'en mangerai pas !

LA NAISSANCE D'UNE HAINE

Mademoiselle Coupelard.—Je voudrais bien savoir pourquoi papa m'a recommandé de ne pas perdre la tête, quand je suis partie de Chicago.

Mademoiselle Sangbleu (après une rapide inspection).—Il a probablement pensé qu'il n'y avait aucun danger pour vos pieds.

STATISTIENS

Chifforamor.—Nous disons donc, pour servir de base à nos calculs, que Londres contient cinq millions d'âmes.

Grattopapier.—Pardon, vous supposez que tous les habitants ont des âmes, alors que pour être exact vous devez déduire les prêteurs sur gages, un certain nombre de propriétaires, les officiers du bureau de charité, les patrons exploités. . .

Chifforamor.—Merci, j'en ai assez ; la suite à un autre jour.

## NOS CHÉRIS



(Du Petit Journal pour rire)

Alfred.—Quel âge que t'as, toi ?

Rose.—Six ans.

Alfred.—Oh ! la, la... Epatant ce que les femmes se rajeunissent.

## LA BOITE AUX LETTRES DU SAMEDI.

I

MADRIGAL

A MELLE CLARA D...

Vous disiez—je vous le rappelle—  
 " Un jour vous aurez le bonheur. "  
 A votre voix il fut fidèle  
 Car je le possède en mon cœur !

Dites moi donc, mademoiselle,  
 Quels sont vos talismans secrets,  
 Pour qu'il ne vous soit pas rebelle  
 Et se soumettre à vos décrets ? ...

Mais... n'êtes vous pas Canadienne,  
 Celle ici bas qui doit régir ? ...  
 Le bonheur, vous sachant sa reine,  
 N'a donc fait que vous obéir !

EDOUARD MIRAT

Cordonnier.

II

ÉPIGRAMMES

1

A un monsieur qui riait de deux fous

Puisque vous vous moquez des fous  
 Je puis bien me moquer de vous,  
 Qui vous croyez si sage,  
 Car ils sont votre image.

2

A une vieille servante

Quoi ! vous vous mettez en colère  
 Parce que je vous dis, ma chère,  
 Que je crois que depuis un jour  
 J'ai de l'amour !

Mais, cependant, belle Marie,  
 Tout doux,  
 Ne vous mettez pas en furie,  
 Car vraiment ce n'est pas pour vous.

3

Conseil à une demoiselle

O jeune fille ricieuse,  
 Aimez de tout votre cœur,  
 Si vous voulez être heureuse ;  
 Car aimer c'est le bonheur.

ALBERT FÉRLAND.

III

UN PEU POUR RIRE

(Pour le SAMEDI)

Quelques pensées sur les femmes que je trouve dans le dernier numéro d'une revue française :

—Toute femme dont on veut être aimé et qui ne vous aime pas encore, n'est qu'une ennemie.

—Ils ont bien fait de donner le vert pour couleur à l'espérance ; c'est la couleur du vert-de-gris ; car il n'y a pas de sentiment qui s'oxyde plus vite et qui empoisonne mieux les cœurs.

—On aime beaucoup plus les défauts de la personne aimée que ses qualités, parce qu'ils individualisent davantage. La beauté tend à l'unité, tandis que la laideur est multiple.

Il y en a encore d'autres que je me garde de reproduire de crainte de me mettre en mauvaise grâce avec mes lectrices. Je tiens aussi à faire remarquer que ces pensées ne sont pas les miennes.

\* \*

M. K. Lineaux, écœuré des misères que lui font depuis longtemps certains journaux, a résolu d'en finir avec l'existence. Il se rend donc au bord d'un étang, se déshabille et se plonge au fond de l'eau d'où il ne reparait plus. Mais comme il n'a pas voulu infliger aux siens la honte d'un suicide, on retrouve le lendemain dans le portefeuille qu'il a laissé avec ses effets au bord de l'étang, un billet ainsi conçu :

" J'ai voulu me baigner mardi, le 19 août, mais malheureusement j'ai perdu pied et ne sachant pas nager, je me suis noyé. Qu'on n'accuse donc pas personne de ma mort. "

K. LINEAUX.

Les funérailles ont été décentes. La victime laisse de nombreux héritiers.

\* \*

Une dame charitable cause avec un aveugle à qui elle vient de faire l'aumône :

—Mais, mon ami, vous devez sans doute avoir quelqu'un qui vient vous chercher le soir pour vous reconduire ?

—Non, madame, je m'en vais tout seul.

—Et il ne vous arrive jamais d'accidents ?

—Pas de danger, madame, car j'ouvre l'œil.

\* \*

Echo des examens :

—Parlez-moi de David, mademoiselle.

—C'était un roi, m'sieu !

—J'entends, mais quel roi ?

—Le roi d'atout, m'sieu.

J. ALCIDE C.

Montréal, 21 août 1890.

## NOS CHÉRIS



(Question d'étiquette)

Tommie.—Dis donc, quand je fais des politesses à une dame, je n'aime pas qu'elle fourre sa langue dans le coquetier.

## NOS CHÉRIS



(Une pointe de jalousie)

Lucette.—On voit bien qu'elle n'est pas accoutumée à porter beau. Regarde comme elle tient son parasol.

IV

ZIGZAGS

—Cet imbécile de X... vient de se marier à une fille qui n'a rien ! Rien de rien... ni au physique, ni au moral.

—Pas possible !

—Si fait ! Au physique, elle est extrêmement laide.

—Et au moral ?

—Au moral, elle n'a pas le sou.

\* \*

Un pauvre diable est accusé d'avoir mis à mal l'honneur d'une jeune fille. Son avocat termine sa plaidoirie par l'argument suivant :

—Messieurs les jurés, je ne connais que trois moyens de séductions : La beauté, l'esprit ou l'argent.

La beauté ! regardez mon client, il est laid comme un singe.

L'esprit ! vous l'avez entendu, il raisonne comme un fromage.

Enfin l'argent ! il est tellement gueux qu'il n'a pas de quoi me payer mes honoraires.

Ces arguments ayant convaincu la cour, l'accusé est acquitté.

\* \*

Coquelin cadet à Brasseur.—Sais-tu pourquoi l'illustre Parmentier n'aimait ni les vaisseaux, ni les ballons ?

Brasseur.—Sais pas, dis vite !

Coquelin cadet.—Parce qu'il était trop homme de terre.

\* \*

Un bohème, philosophiquement à un autre :

—Il faut bien manger tous les jours !

—Ça dépend !... quand on n'est pas ambitieux.

\* \*

La guerre a toujours produit d'étranges phénomènes :

Pendant le siège de Paris, c'était les pigeons qui portaient les poulets.

\* \*

A la correctionnelle :

Le président.—Prévenu Boulambois, votre profession !

Boulambois.—Mon doux juge, je pose chez Gambier pour les têtes de pipe...

\* \*

Un petit gommeux se dispute avec un cocher de corbillard qui a failli l'écraser et l'appelle idiot.

—Eh ! va donc, sale crevé ! réplique l'automédon funèbre, j'en ai conduit au cimetière qui se portaient mieux que toi !

\* \*

La persévérance qui vient à bout de tout, est le tire-botte de la réussite.

\* \*

Un monde désagréable à fréquenter, c'est le mont-de... piété.

NOS CHÉRIS



(Désillusion)

Juliette.—Soulève moi jusqu'à sa bouche, maman ?  
 Fendlerent (en lui-même).—Je ne sais pas ce que je fais aux femmes ; jusqu'aux petites filles qui veulent m'embrasser.  
 Juliette.—Mais, je te dis, maman, soulève moi donc, que je jette ma lettre à la poste.

PROPOS DE CASERNE ET DE BIVOUAC

A la chambrée, le soir, après l'appel :  
 Loizillon.—Caporal, que j'ai été me promener ce soir sur les boulevards et que j'ai vu quelque chose d'écrit sur une grande arche de triomphe en face le faubourg Saint-Denis ; que même je l'ai copié sur mon calepin pour vous le montrer — qu'est-ce que ça veut dire caporal—*Ludovicus magnus* ?  
 Le caporal.—Que tu es bête Loizillon, ça veut dire Porte Saint-Denis.  
 Loizillon.—Bah ! mais voilà que sur une autre arche de triomphe près le boulevard Saint-Martin, j'ai vu une autre inscription écrite : *Ludovicus magnus*.  
 Le caporal.—Eh bien, mon pauvre Loizillon, ça veut dire Porte Saint-Martin !

Le sapeur Poildoré.—Sarpebleu ! que qui m'a sublimé mon hache ! qui le dise, si ce n'est pas un capon ?  
 Le caporal.—Sapeur Poildoré, il ne faut pas dire mon hache puisque l'h est aspiré.  
 Le sapeur Poildoré.—Alors, qui m'a aspiré mon hache ?

Au rapport.  
 Le colonel.—Et vous, zouave Tapalviel, qu'avez-vous à réclamer ?  
 Tapalviel.—Mon colonel, voilà ; on m'a dit que vous aviez le bras long et j'étais vous d'mandier...  
 Le colonel.—Quoi ?  
 Tapalviel.—J'ai laissé tomber ma montre dans les latrines de droite, est-ce que vous pourriez me l'attrapper ?

QUATRAINS SANS PRÉTENTION  
 Sur l'enlèvement d'Europe

Sur les traits d'un taureau, Jupin, ce faux bonhomme, Eleva dame Europe, un jour qu'il était veuf !... En revanche, à présent, le public peut voir comme Les servantes d'hôtel vous enlèvent le bœuf !

Au printemps

Notre mère nature livre  
 Quelques feuilles du nouveau livre  
 Que personne encore n'a lu...  
 —Printemps, salut !

PETITES ANNONCES DU Samedi

Mlle X vient de perdre sa réputation, si quelqu'un l'avait retrouvée, il est prié de la rapporter à la rédaction du SAMEDI, 69 rue St-Jacques.

(Demander Calchas).

\*\*

On demande un commanditaire sérieux avec \$20,000 pour exploiter une fabrique de cadraus solaires portatifs à répétition. Brevetés s. v. p.

\*\*

Les sauvages des bords de l'Ohio demandent un constable. Il devra être vacciné et posséder son diplôme de Bachelier.

\*\*

MM. Bourrichou et Cie, ont l'honneur d'avertir leurs clients qu'ils viennent d'établir aux environs de Montréal un abattoir pour puces et punaises. Les personnes incommodées sont priées de les leur expédier franco.

On traite à forfait.

CALCHAS.

NOS CHÉRIS



(Fin 19ème siècle.)

Toto.—Hello ! Lolotte !  
 Lolotte.—Bonjour, cher.  
 Toto.—Tu n'aurais pas une cigarette dans ta bavette ? J'ai oublié les miennes.

LA LEÇON DU MARI

Dans un magasin.  
 Elle (comptant la monnaie qu'on vient de lui rendre).—Je crains qu'il se soit trompé.  
 Lui (rayeur).—Ça ne m'étonne pas ; tu n'en fais jamais d'autres ; c'est comme ça que s'en va l'argent qui me coûte tant à gagner. Vas à la caisse et fait corriger l'erreur de suite.  
 La femme retourne à la caisse, et remet une piastre qu'elle avait reçue en trop.  
 Lui.—Qu'est-ce que tu viens de faire ?  
 Elle.—Ce que tu m'as dit ; la pauvre fille m'avait donné une piastre de trop.  
 Lui (plus rayeur que jamais).—Je ne t'aurais jamais crue aussi naïve que ça.

LA BONNE CUISINIÈRE

Pauline.—Avez-vous une bonne cuisinière ?  
 Rosa.—Excellente, elle va quatre fois à l'église, par semaine ; mais elle ne sait pas faire la cuisine.

UN TYPE COMMUN

Bouleau.—Qu'aimez-vous le mieux, la bière ou le champagne ?  
 Rouleau.—Ça dépend.  
 Bouleau.—De quoi ?  
 Rouleau.—Qui paie ?

UNE GRANDE MAISON

Québécois.—A vous entendre parler j'imagine que votre maison de commerce est considérable ?  
 Montréalais.—Considérable ! Dites colossale. Vous ne pouvez vous faire une idée de son importance. Tenez, la semaine dernière, nous avons pris l'inventaire des employés ; et ce n'est qu'après cela qu'on a constaté qu'il manquait trois caissiers et quatre teneurs de livres.

CENS ET BON SENS

Lui.—L'homme du recensement vous a-t-il prise, en passant ?  
 Elle.—Non.  
 Lui.—Voulez-vous que je vous prenne, moi ?  
 Elle.—Oui.

UNE NOUVELLE ANCIENNE

Elle.—Il est en arrière ton journal ; il met en gros titre en haut d'une colonne : *Querelle entre époux, le mari commence* ; c'est vieux comme Hérode cette histoire là ; si l'éditeur croit attirer des lecteurs avec des nouvelles aussi fraîches, il se trompe.

UN HOMME CARRÉ

Propriétaire.—Je dois vous dire, avant que vous n'entriez dans ma maison, que j'exige qu'on paie exactement le loyer, le premier du mois.  
 Locataire.—C'est ainsi que je le comprends ; le premier ou jamais. Il ne faut pas plaisanter avec les choses sérieuses.

CONSOLATION

Papa. (après la cérémonie du mariage).—Ma chère fille, comment vais-je faire pour vivre sans toi ?  
 La mariée.—Une bonne nouvelle pour vous, papa. Jacques vient de m'avouer qu'il n'avait pas assez d'économies pour nous installer convenablement. Comme ça vous pouvez être heureux et nous garder avec vous.



REGAGNER LE TEMPS PERDU

La Récolte du  
"Samedi."(Parcours les jour-  
naux Parisiens.)

Eugène Sue, alors qu'il habitait son palais des Bordes, en Savoie, invita un jour tous ses fermiers à dîner.

Le repas était splendide. La vaisselle étincelait ; les plats fins envoyés par Chevet enivraient ces gourmets rustiques ; mais l'un d'eux restait intact, couvert hermétiquement de son surtout.

— Quel est ce plat ? demandaient les paysans.

— C'est le dernier plat de dessert, répondait l'auteur du *Juif Errant*, c'est un

plat de ma façon, il viendra en son temps.

Les conjectures allaient leur train ; les uns pariaient pour une glace immense expédiée de Paris. D'autres affirmaient que ce ne pouvait être qu'un gigantesque gâteau fait dans les fours du château, d'après les recettes de Carême.

A la fin, le couvercle fut levé par l'amphitryon ; un cri de surprise s'échappa de toutes les bouches, quelque fatiguées qu'elles fussent par la mastication : le plat était plein de louis d'or !

Le maître, à l'aide d'une cuiller à potage, en mit une dizaine sur chaque assiette avec un coup d'œil et une régularité qui excluaient tout motif de jalousie, et, quand par l'effet d'un faux mouvement, un convive n'avait pas son compte :

— Encore un peu de sauce ! disait-il, en ajoutant ce qui manquait au dîneur émerveillé.

On parle encore aux Bordes du plat de dessert à la façon d'Eugène Sue.

(La République Illustrée.)

## II

(Du Journal des Abrutis.)

Chez la mercière d'en face.

— Madame désire ?

— Que vous me confectionniez quelques neuds de rubans.

— Le nombre et la nuance que Madame désire, s'il vous plaît ?

— Il m'en faut un vert... deux gris... vingt rouges et vingt blancs.

— Que Madame veuille se donner la peine de repasser dans une heure, sa commande sera prête.

— Comment ! Dans si peu de temps ?

— C'est tout ce que je demande à Madame.

En effet, se mettant tout de suite à l'ouvrage, la jolie mercière fit là 43 neuds à l'heure !

La marine française, voyez-vous, il n'y a que ça !

Kiss Kach Allo (Sorgues.)

## LE TROUBLE

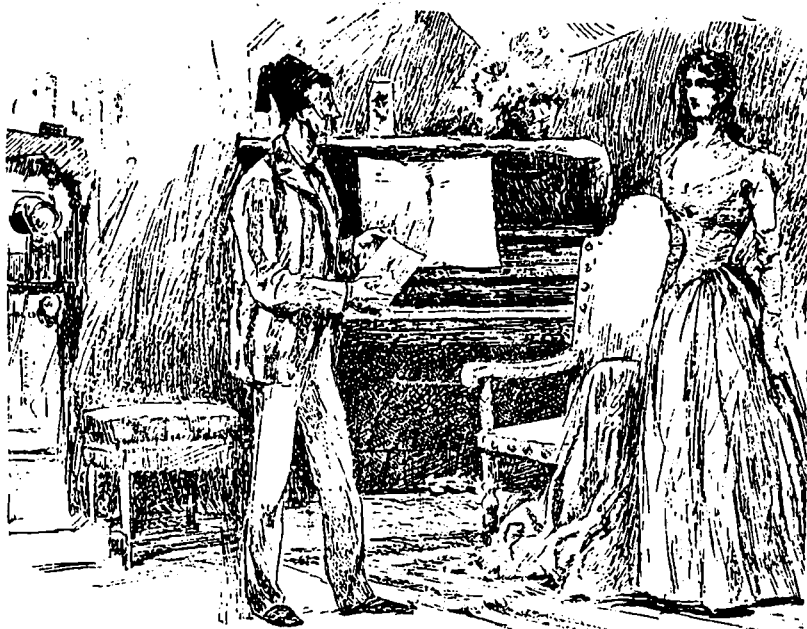
Poésie dédiée à Mmes Juliette et Marguerite.

Sur le front si charmant de la belle Henriette,  
Ou le printemps moqueur a passé seize fois,  
S'acharne en ce moment la plus noire tempête ;  
L'innocence et l'amour sont tous deux aux abois.

Qui le croirait pourtant en la voyant si belle !  
En admettant l'azur si tendre de ses yeux,  
En cherchant sur sa bouche aux malices rebelle  
Ce sourire divin et ces plis gracieux.

En écoutant parler son cher petit cœur d'ange  
Plein de naïvetés, de tendresses d'amours  
Qui babille, enivré d'un bonheur sans mélange,  
Katélescope aux plus merveilleux contours.

## LES DANGERS DU LANGAGE D'ATELIER



Photographe. — C'est malheureux ! Votre portrait est manqué.

Delle Superlipopette. — Comment cela ?

Le photographe. — Vous avez été trop exposée ?

Delle Superlipopette. — Insolent !

Contemplez-la, pourtant, cette chère fillette,  
Son œil, lorsqu'il regarde, est tant soit peu distrait.  
Ses cheveux sont épais sur sa mignonne tête,  
Et chaque boucle a l'air de cacher un secret.

L'innocence lui dit : " Le monde te convie  
" A venir partager les festins de sa cour,  
" Prends garde, chère enfant, que ton âme ravie  
" N'aille se déchirer au banquet de l'amour.

" Il te répètera, non sans quelque folie,  
" Que tu n'es plus d'un âge où l'on doit rêver,  
" Que les ans ont raison de t'avoir fait jolie,  
" Et que le seul bonheur est de se faire aimer.

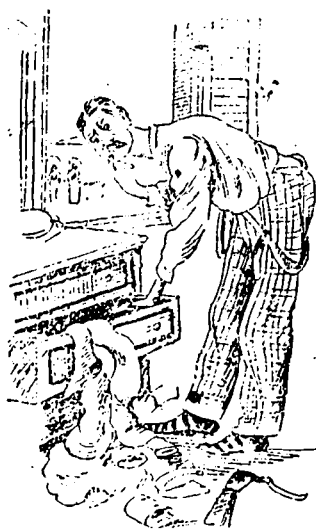
" Oh ! ne t'arrête point, mignonne, à ce mirage  
" Que ce monde trompeur fait briller à tes yeux.  
" Sois toujours réservée, obéissante et sage,  
" Pense que Dieu te voit et t'aime dans les cieus.

" Réfléchis qu'ici-bas où tout n'est que mensonge,  
" Fantaisie ou caprice, et simple coup du sort,  
" Où le présent est vague et l'avenir un songe,  
" Seule notre vertu tient lieu de passeport.

Et l'amour lui répond : " A seize ans on est belle  
" Et le cœur qui s'éveille au plus doux sentiment,  
" De même que l'oiseau qui vole à tire d'aile,  
" A besoin du grand air pour vivre librement.

" Pourquoi rester ainsi toute seule, muette,  
" Et ne pas prendre garde aux concerts infinis  
" Que la nature met au cœur d'une fillette  
" Lorsqu'elle peut compter seize été réunis ?

## UN MYSTÈRE EXPLIQUÉ



Alfred. — Ça bat quatre as. Pas une chemise pour le bal de ce soir. Quel est ce mystère ?



II  
La solution.

" Pourquoi ne pas songer à ces douces chimères,  
" A ces riens incertains, ces caprices d'un jour,  
" A ces bonheurs déçus, ces rêves éphémères  
" [L'amour ?

" Qui tous n'ont qu'un seul nom et ce nom c'est :  
" Aimer c'est le bonheur et c'est toute la vie,  
" C'est tout ce que le cœur peut sentir de plus doux,  
" C'est tout ce que l'on voit et qui nous fait envie,  
" C'est le grand Hosanna de la terre à genoux.

" Pourquoi ne pas aimer quand du soir à l'aurore  
" Et de l'aurore au soir nous l'entendons chanter,  
" Quand les oiseaux, les fleurs, le répètent encore  
" Et que tout, près de nous, se plaît à l'exalter ?

" Ainsi donc, mon enfant, aime dans ta jeunesse,  
" Aime dans l'âge mûr, aime dans tes vieux jours ;  
" Car ton seul héritage et ta dernière ivresse,  
" Ce seront tes amours."

Laquelle des deux voix — que ce choix l'inquiète !

Henriette écouterà ?

J'aime mieux ignorer ce qui trouble sa tête,

L'avenir nous le dira.

Un Toulousain.

## A MON ESPAGNOLE

Du beau pays des castagnettes  
Que peux-tu bien me rapporter ?  
Quelques papiers à cigarettes  
Suffiraient pour me contenter.

Du beau pays de l'Andalouse  
Que peux-tu bien me rapporter ?  
Des cigares, plusieurs fois douze  
Suffiraient pour me contenter.

Du beau pays des mandarines  
Que peux-tu bien me rapporter ?  
Quelques échos de mandolines  
Suffiraient pour me contenter.

Du beau pays des Espagnoles  
Que peux-tu bien me rapporter ?  
De son bon vin, deux ou trois fioles  
Suffiraient pour me contenter.

Du charmant pays des mantilles  
Que peux-tu bien me rapporter ?  
Quelques refrains de séguedilles  
Suffiraient pour me contenter.

Du beau pays des madrilènes  
Que peux-tu bien me rapporter ?  
De bons gros laisiers par centaines  
Suffiraient pour me contenter.

De tous ces châteaux en Espagne  
Lequel vas-tu me rapporter ?  
Ton amour, seul, douce compagne,  
Suffira pour me contenter.

Pastills

## III

LA BOUTEILLE DE VERNIS

(Du chat noir)

Au English novel by GEORGE AURIOL

Au commencement,  
Dieu fit le ciel et la  
terre. Le premier  
jour, il fit le lu-  
mière. Le septième  
jour, il se reposa, et  
toute sa semaine  
suivante fut consa-  
crée à la création du  
Scotch-Whisky.

A Raoul Ponchon.

Le gros bon vieux  
William Loifer,  
que j'ai beaucoup  
connu personnelle-  
ment, et qui était,  
je peux le dire,  
l'un des plus  
joyeux hommes de  
tout le Royaume-  
Uni, possédait une  
fâcheuse infirmité ;  
il ne pouvait faire  
plus de vingt pas  
sans être formida-  
blement altéré.

Si bien qu'il lui  
arrivait fréquem-  
ment, lorsqu'il par-  
courait un petit  
mille dans sa jour-  
née, de boire jus-

qu'à trente ou quarante verres de whisky, sans compter les mint-julep, car il prétendait que le mint-julep fait passer le goût du whisky ; et il n'aurait pas lâché son idée pour la grosse horloge du Parlement.

Cependant il trouva son maître.

Un jour d'été, à Richmond, par 75 degrés Fahrenheit au-dessus de zéro, ce bon gros vieux William Loafer rencontra, sans s'y attendre le moins du monde (Dieu sait si c'est à cela qu'il pensait !), le terrible mécanicien qui tua une fois, près de Chicago, trois nègres d'un seul coup de barre de fer ; je veux parler de ce satané bogre de James Stark...

Or, comme ils ne s'étaient pas vus depuis trente ans environ, ils burent au moins dix bouteilles d'ale avant d'avoir la force de se serrer la main.

—Eh bien ! fit alors William Loafer, il fait fièrement chaud, aujourd'hui...

—Certainement, répondit l'autre ; voilà bien une heure que j'essaye de me désaltérer, et je ne peux pas y parvenir.

—C'est précisément comme moi, reprit le vieux Will ; cependant je dois avouer qu'une bonne bouteille d'ale a son charme...

A cette déclaration, l'homme aux trois nègres eut une moue qui voulait dire qu'en aucun pays du monde, une bouteille d'ale ne pouvait avoir autant de charme que que deux, trois ou quatre bouteilles de la même liqueur. Cependant, au bout d'un instant, il continua :

—Dites-moi, mon vieux, fit-il, en frappant Will à l'épaule, avez-vous jamais eu véritablement soif une fois dans votre vie ?

—Si j'ai eu soif ! répondit le vieux ; je ne connais que moi pour avoir eu aussi soif ! Un jour, il y a vingt ans, après une course à cheval, j'ai bu dix-huit bouteilles de bière sans désemparer... je m'en souviendrai longtemps...

—Eh bien ! moi, reprit James Stark, le jour où j'ai eu le plus soif, c'était en Amérique, lors de la construction du *Cavalian Pacific*. En plein mois d'août, je me suis trouvé, avec ma voiture et mes outils, à dix milles environ de Vancouver, sans une bouteille d'ale, sans une fiole de vin, pas

même une miette de brandy !... Eh bien ! j'avais tellement soif que j'ai bu, d'un seul coup, un plein litre de vernis...

—Vous n'aviez donc pas d'eau ?

—Plait-il ?

—De l'eau, vous n'en aviez donc pas ?

—Ah ! de l'eau !... oh ! si, il devait y en avoir ; mais, vous savez, mon cher ami, lorsqu'on a une soif comme celle que j'avais ce jour-là, on ne pense guère à se laver.

THEATRE-ROYAL

L'encouragement que le public a donné au Théâtre-Royal, à permis à ce dernier d'amuser davantage les amateurs de bon et beau théâtre. Il ne fait venir que des troupes de première classe qui ont déjà remporté de grands succès aux Etats-Unis.

Le Royal inaugure la nouvelle saison du théâtre d'une manière tout à fait brillante.

La première semaine a donné la plus grande satisfaction, mais cette semaine crée de l'enthousiasme. La magnifique troupe de Tony Pastor qui joue cette semaine, a fait tous les soirs les délices d'une société d'élite qui encombre la salle. Même plusieurs n'ont pu entrer, faute d'espace. C'est vraiment extraordinaire la foule qui se presse tous les soirs au Royal. Ce théâtre est en voie de se faire une réputation des plus enviables. On voit que le goût le plus artistique préside au choix des pièces qu'on y joue. Aussi, le Théâtre-Royal devient de plus en plus populaire.

Tous les acteurs qui y figurent cette semaine sont d'une force remarquable. L'ouverture des séances par Turlé et Turlé enlève l'auditoire. Il faut admirer les deux comédiens en renom qui jouent la désopilante farce "Fying Rings."

Après avoir bien ri on se repose agréablement en écoutant Mlle Vincent qui tient l'auditoire sous le charme de sa voix et de sa danse.

Mlle Cline est aussi une cantatrice remarquable qui enthousiasme le plus froid des auditeurs. MM. West et Seeley ont un repertoire de farces et sont aussi de bons musiciens sur divers instruments.

Les sœurs Hedderwick nous donnent des scènes de mœurs des plus plaisantes. MM. Kelly et Ashbey font des tours de force étonnants, en y mêlant une fine comédie de chinois qui plaît on ne peut plus aux spectateurs.

Tous les autres acteurs sont de la même valeur. Il y a plusieurs scènes et chacune d'elles, quoique d'un genre différent, sont aussi plaisantes les unes que les autres.

La pantomime qui termine la représentation ne ressemble pas à ce qu'on voit généralement dans les pantomimes. Celle-ci est d'un genre nouveau qui intéresse beaucoup plus.

Nous félicitons le directeur du Théâtre-Royal du soin qu'il met à choisir les troupes qui viennent jouer chaque semaine. La meilleure preuve que ces troupes sont appréciées, c'est qu'il y a foule tous les soirs.

La semaine prochaine promet d'être aussi attrayante. On y représentera un grand drame militaire à sensation : "La Capture du Fort Donelson." Ce drame contient les plus belles scènes qu'on puisse imaginer.

Nous espérons que le public saura reconnaître les efforts que fait le Théâtre-Royal pour nous donner du beau, et qu'il ira applaudir en foule le magnifique drame que nous aurons l'avantage d'admirer la semaine prochaine.

LARMES INUTILES

—Vous ne pouvez pas vous consoler de la mort de votre mari ?

—Non, hélas ! Si j'avais, avant sa mort, pleuré comme je pleure depuis qu'il n'est plus, j'aurais cinq à six costumes de plus que je n'en ai aujourd'hui.

NOUVEAU PHARE

Charles.—Tu as mis un fromage de Pile d'Orléans sur le perron ce soir. Pourquoi cela ?

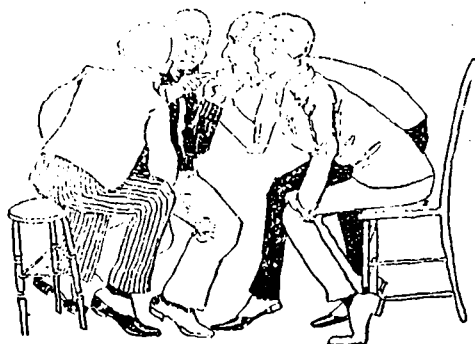
Jean.—Tu sais, je ne connais pas encore beaucoup la rue, et comme je sais que nous allons entrer tard, je suis sûr par là de trouver la place.

UNE HISTOIRE EFFROYABLE



I

—Il y a maintenant dix ans de cela. Je venais de m'endormir quand trois voleurs pénétrèrent dans ma chambre...



II

—Ils m'attachent les mains derrière le dos, me traînent dans le grenier, me mettent sur un baril de poudre...



III

—Remarquez bien qu'une mèche communiquait au baril et qu'ils allument la fusée...



IV

—Brrr !... Tenez, je les vois encore... Alors, comme un éclair me brûle les yeux...



V

—Et Bang !!! La cou... la cou...



VI

—Ah ! Pas la couverture ; la couchette tombe à terre. Je rêvais.

## QUE VAUT LA FEMME ?

Avant de rechercher ce qu'on peut demander à la femme, il faut savoir ce qu'elle est capable de donner ; en d'autres termes ce qu'elle vaut. Ce n'est point chose facile, le proverbe le dit :

Femme et melon,  
A peine les connaît-on.

Et j'entends un personnage, d'humble condition, il est vrai, mais de gros bon sens naturel. S'écrier, dans Molière :

... Voyez-vous, la femme est, comme on dit, mon maître. Un certain animal difficile à connaître Et de qui la nature est fort encline au mal. Or, comme un animal est toujours animal Et ne sera jamais qu'un animal, quand sa vie Durerait cent mille ans, - ainsi, sans repartie, La femme est toujours femme Et jamais ne sera que femme.

On ne s'entend pas à trouver ici rééditées les plaisanteries, bonnes ou mauvaises, dont la femme est le thème depuis les temps les plus reculés. Elles sont à peu près résumées dans ces deux dictons, que je cite parce que les *dicts* de nos ancêtres ne perdent jamais leur saveur.

Femme se plaint, femme se deult  
Femme est malade quand elle veut,  
Et, par sainte Marie !  
Quand elle veut, elle est guérie.

et :

Les femmes sont toujours meilleures l'an qui vient.

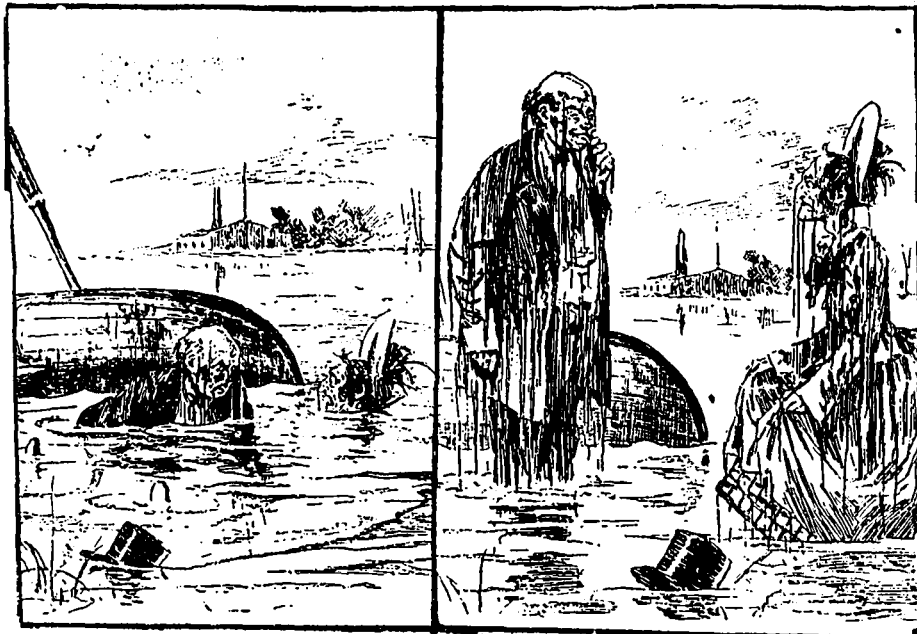
Mais laissons ce champ dont la moisson remplirait des volumes, et voyons, en comparant et en pesant les opinions sérieuses et réfléchies, l'idée que nous devons nous faire des facultés et des aptitudes de la femme

" Parmi les philosophes qui ont écrit sur les femmes, il en est peu qui aient su se préserver à leur égard d'un dédain ou d'un enthousiasme également puérils ", a dit fort sensément Mme de Rémusat. Elle dit encore, faisant, avec une netteté et une franchise remarquables, la part de son sexe :

" Tout indique que, dans nos rapports avec ce monde, notre destinée nous place sans appel au second rang. Une construction physique plus délicate et plus fragile, un continuel besoin de secours matériel, de bien moral, nos qualités comme nos défauts, notre faiblesse comme notre force, tout indique que la solitude, qui n'est point bonne pour l'homme, serait mortelle pour la femme. Cette dépendance est un signe certain d'infériorité."

C'est l'opinion des physiologistes et des médecins. Dans un récent ouvrage (*Sex in Mind and Education*), le docteur H. Maudsley, après avoir exposé la conformation physique de la femme et constaté que son cerveau pèse en moyenne cinq onces de moins que celui de l'homme, conclut avec autorité qu'elle ne doit pas poursuivre les mêmes carrières ni s'adonner aux mêmes travaux que l'homme, sous peine, sans compter les résultats sociaux, de voir s'accroître dans des proportions formidables la névrose à laquelle elle est en proie déjà et qui, d'elle, passe à ses enfants

## UNE BELLE FRAYEUR EN PURE PÉRTÉ



I

(Sur la plage).

II

Tante Belsémire au moment où le vieux farceur d'oncle José a fait chavirer l'embarcation. — Pour l'amour de Dieu, sauvez-moi.

L'oncle José. — Je ne puis vous sauver que si vous faites exactement ce que je vais vous ordonner.

Tante Belsémire. — Je suis prête à tout essayer ; mais sauvez moi.

L'oncle José se levant dans dix-huit pouces d'eau. — Faites comme moi ; tenez-vous debout.

L'éducation, l'entraînement gradué et méthodique sont impuissantes, sinon à modifier, du moins à violenter la nature.

Bien avant que la science physiologique eût atteint le degré de certitude qu'elle possède aujourd'hui, Fénelon émettait un avis semblable. " Elles sont faites pour des exercices modérés, disait-il : leur corps, aussi bien que leur esprit, est moins fort et moins robuste que celui des hommes. En revanche, la nature leur a donné en partage l'industrie, la propreté et l'économie pour les occuper tranquillement dans leurs maisons."

D'un ton plus mordant, et avec des prétentions à l'anatomie caractéristiques de son époque, Chamfort dit à son tour : " Il paraît qu'il y a dans le cerveau des femmes une case de moins, et dans leur cœur une fibre de plus que chez les hommes. Il fallait une organisation particulière pour les rendre capable de supporter, soigner, caresser des enfants."

Quelle que soit, d'ailleurs, la faiblesse de la femme, — faiblesse qui ne vient que de l'énorme dépense de forces à laquelle son œuvre de maternité l'oblige, — elle possède une puissance redoutable, en bien des cas supérieures à tout : la beau-

té. Faut-il rappeler Hélène mettant aux prises la Grèce et l'Asie, Dalila triomphant de Samson, Cléopâtre faisant perdre à Antoine l'empire du monde, Omphale mettant aux mains d'Hercule quenouille et le fuseau ? Mythiques ou historiques, ces récits ont été confirmés par l'expérience ininterrompue des siècles successifs, le nôtre y compris.

Je ne m'arrêterai guère davantage aux artifices que trop de femmes emploient, tantôt

Pour réparer des ans l'irréparable outrage,

tantôt pour rehausser — du moins se l'imaginent-elles — leur beauté et leur jeunesse, ou pour en atténuer les défauts. L'usage des cosmétiques, des fards et des postiches est aussi vieux que la feuille de figuier, et a été adopté chez tous les peuples, sous des formes diverses. Disons vite, pour rendre hommage à la vérité, bien que ce soit à notre confusion, que l'homme lui-même n'en a pas dédaigné et n'en dédaigne pas encore l'emploi. On aurait donc mauvaise grâce à trop accabler les pauvres femmes de railleries, car, comme le disait La Fontaine à propos de l'indiscretion,

Je sais sur ce point  
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

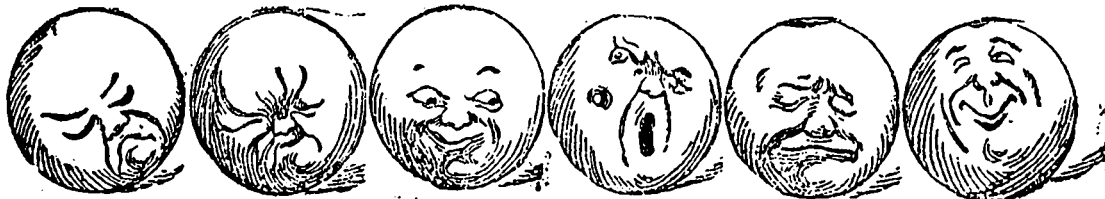
Pourtant l'abus, même en cette mode essentiellement abusive, se peut et se doit distinguer de l'usage.

Ce n'est plus aujourd'hui que le poète anglais Massinger serait en droit de dire : " Qui veut entreprendre de porter un jugement sur la beauté d'une femme et de voir à travers ses plâtrages et ses peintures, aurait besoin des yeux de Lynceus ; encore pourrait-il avec plus de facilité pénétrer comme lui neuf murailles de terre humide, que découvrir véritablement ce qu'elle est."

Supposons chritablement que c'est là de la satire plutôt que de la description, et que, même de son temps et à la cour de son roi, la beauté ne chargeait pas de si épaisses carapaces. Steele cependant dit de son côté : " Il y a des femmes qui ne laissent pas voir leur visage à leur mari les noces faites. — Pour ne pas vous tenir en suspens, je veux simplement parler de cette partie du beau sexe qui se point."

Les maris eux-mêmes n'ont pas tou-

## PENSÉES D'UNE BILLE DE BILLARD



Au repos. — Je ferais bien une partie ! — Bigre ! En plein front. — Queuté ! mon vieux. — Ah ! bah ! Rendue dans le crachoir ! Pouah ! — Un raccroc. — Tu m'as pris un peu trop fine.



— Aie ! aie ! Si j'avais eu des cheveux, ça y était ! — Saligot de contre ! — Joueur de cinq sous. — Fausse-queue. — Je me croyais en meilleure compagnie.



jours ce suprême privilège, maintenant que certaines grandes coquettes, au lieu de se peindre se font émailler.

Il n'en faut pas moins reconnaître avec l'auteur de *l'Anatomie de la Mélancolie*, que "de même que l'ambre attire l'admiration, de même cette admiration n'est qu'une chaleur passagère; mais la vertu, la sagesse, la bonté, le vrai mérite sont comme l'aimant qui ne perd jamais son pouvoir. Ce sont là les véritables grâces, qui, suivant la fiction d'Homère, se tiennent et s'enchaînent par les mains; car c'est par leur influence que les cœurs humains s'unissent ensemble si solidement" nous n'y contredirons point; mais nous ne dédaignerons pas pour cela la puissance magnétique de l'ambre ou de la beauté.

Un auteur italien énumère les opinions des philosophes et des poètes anciens sur la beauté: "Socrate l'appelait une tyrannie éphémère; Platon, un privilège de la nature; Théophraste, un tromperie muette; Théocrite, un délicieux préjugé; Carnéade, un empire solitaire; Domitien disait que rien n'était plus doux; Aristote affirmait que la beauté valait mieux que toutes les lettres de recommandation du monde; Homère, que c'était un don glorieux de la nature, et Ovide, se rappelant Homère, l'appelle une faveur accordée par les dieux."

En somme, ce qu'on reproche surtout à la beauté, c'est de ne pas durer toujours. En vaut-elle moins pendant qu'elle dure, et la lampe en éclaire-t-elle plus mal parce qu'elle ne brûle qu'autant qu'elle a de l'huile?

J'apprécie peu, pour ma part, cette parole d'un père à son fils qui voulait épouser une jolie personne: "Se marier avec une belle femme, c'est se marier deux fois." — Et se marier avec une laide? Je ne sache pas que l'âge, s'il enlaidit les belles, embellisse les autres, ou simplement les laisse intactes dans leur primitive laideur.

Sans prendre au pied de la lettre ce qu'Chateaubriand ne donne d'ailleurs que comme une hypothèse lorsqu'il dit: "Quiconque est insensible à la beauté pourrait bien méconnaître la vertu", on ne peut nier que le beau, le bon, le bien ne soient les trois aspects de la perfection et que La Fontaine ne pense juste en voulant

Que le bon soit toujours camarade du beau.

Aussi ai-je plaisir à répéter ces paroles du

### Une excuse à la mauvaise adresse



(2 heures du matin.)

Monsieur de Saint-pouge, (apercevant le mannequin de sa femme. — Phas core e... couchée m'chère. T'chais, j'zben eupé... (hie)... j'zben... Voix venant du lit. — Viens donc te coucher, vieux fou.

## UNE FORTE LISTE CIVILE



La Maîtresse. — Julie, c'est vrai que je vous ai donné la permission de donner à manger à votre cousin quand il vient vous voir; mais vous nourrissez l'homme de police, le garçon du boucher, le commis de l'épicier, le laitier, trois cochers, c'est un peu fort.

Julie. — Mais, madame, ils sont tous mon cousin.

prince de Ligne sur les femmes, qu'il connaissait bien: Elle sont "plus aimables que nous, plus jolies, plus sensibles, plus essentielles, et valent mieux que nous. Toutes les imperfections que nous leur reprochons, ne font pas autant de mal qu'un seul de nos défauts."

S'il y a, dans cette dernière phrase, excès d'indulgence, cela vaut mieux, à mon sens, qu'un excès, toujours si facile, de sévérité.

La beauté de la femme a sa toilette pour cadre. Il n'est pas étonnant qu'elle y attache tant d'importance et y consacre tant de soins. "Les femmes, en général, déclara Jean Jacques d'un ton bourru de misogynne, n'aiment aucun art, ne se connaissent à aucun, et n'ont aucun génie." Qui croira que Jean Jacques Rousseau, si gâté par les femmes, n'a jamais remarqué l'art, le goût le génie — le mot n'est pas trop fort — qu'elles déploient pour harmonier leur toilette et leur personne, pour composer un cadre qui donne toute sa valeur au tableau?

Goldsmith n'y faisait pas de façons et proclamait que la femme, la Française avant toutes les autres, est, dans l'édifice de sa toilette, "un architecte parfait: ce n'est pas elle qui, avec une gothique ignorance, mêlerait les ordres différents; jamais elle ne dissimule les lourdes formes doriques sous la supercherie d'enjolivures corinthiennes; ou, pour parler sans métaphore, elle ne se conforme à la mode courante que lorsque celle-ci ne se trouve pas en désaccord avec sa beauté personnelle."

Puisque l'aimable Goldsmith nous a mis, à propos de toilette, sur le chapitre des nationalités, on ne m'en voudra pas de rappeler ce que Mme de Girardin, chroniquant sous le pseudonyme de Vicomte de Launay, en disant à propos de l'esprit:

Un Italien a plus d'esprit qu'une Italienne.  
Un Espagnol a plus d'esprit qu'une Espagnole.  
Un Allemand a plus d'esprit qu'une Allemande.  
Un Anglais a plus d'esprit qu'une Anglaise.  
Un Russe a plus d'esprit qu'une Russe.  
Un Grec a plus d'esprit qu'une Grecque,  
Mais une Française a plus d'esprit qu'un Français.

Elle ajoute, par modestie, sans doute: "Hâtons-nous de dire que nous ne parlons pas des hommes d'esprit, des hommes supérieurs de France."

Les femmes françaises, plus artistes dans leurs ajustements et plus spirituelles dans leurs conversations que toutes les autres, au dire d'une Française et d'un Anglais, se contenteront de sourire à l'éternel reproche de bavardage et de commérage que j'entends s'élever contre elles de toutes parts. Elles ont le droit de le traiter par le dédain. Mais cependant, plus à plaindre

qu'elles, je ne saurais le passer sous silence, et j'avouerais même que ce n'est pas un préjugé sans fondement.

Addison met dans la bouche d'un Irlandais une saillie qu'il trouve, dit-il, fort naturelle. Le brave Pat, après plusieurs heures de conversation avec un orateur de l'autre sexe, finit par lui dire: "Votre langue doit être bien heureuse quand vous dormez; car, tout le temps que vous êtes éveillée, elle n'a pas un instant de repos."

C'est aussi dans le journal d>Addison, *the Spectator*, que je lis: "Les femmes sont mieux aptes à réussir dans l'art oratoire que les hommes. Il est certain, en effet, qu'elles possèdent certains ressorts d'éloquence qui manquent aux hommes, tels que les larmes, les évanouissements, et autres semblables, que j'ai vus employés à l'occasion, non sans succès."

Étonnez-vous donc, après cela, que les cours de justice soient, aux États-Unis, pleines de stagiaires et d'avocats pour qui la robe n'est pas seulement un costume professionnel! Je ne crois pas que les choses en soient arrivées là dans *Old England*; mais patience! les femmes y ont déjà fait bien du chemin, et ne semblent pas près de s'arrêter.

Ce n'est pas à dire que les moyens que le *Spectateur*, dans sa raillerie un peu lourde, reconnaît aux femmes soient à leur usage exclusif. Que d'orateurs, que d'avocats ont la larme facile! Je ne dis pas seulement les sanglots dans la voix, — ce qui est l'enfance de l'art, — mais la larme, la vraie larme à l'œil, et qui coule sur la joue! Ah! s'ils osaient, les gaillards, comme ils s'évanouiraient avec entrain! Mais ils ont peur d'être rappelés à eux par un éclat de rire. Et encore ne faudrait-il pas chercher bien loin pour en trouver qui, sûrs de leur salle, ont eu recours à cet héroïque effort.

Quant au bavardage, à la démangeaison de parler sans savoir de quoi, au besoin de faire du bruit comme des serins en cage, à l'habitude des confidences naïves, des insinuations perfides, des médisances, des cancanes et des potins, aux discussions et aux dissertations jamais finies et sans cesse recommencées sur les bonnes, la cuisine et les chiffons, c'est la conséquence inévitable du genre de vie que la femme a, jusqu'ici, dû mener dans la société. Évoluez dans le même cercle sans en sortir, messieurs les hommes, et venez me dire de quoi vous parlez! Combien d'entre

## UN RAYON DE SOLEIL



Tom Crève-cœur. — Fichtre! Quelle élégance! J'étais à me demander si ce n'était pas le Prince Georges qui venait au devant de moi.

Bil Patre-qui-se-baigne-là-bas. — Je te crois. Il y a un tas d'imbéciles qui se baignent là-bas; j'ai fait un marché avec eux quatre pendant qu'ils n'y étaient pas; du reste, le premier habillement venu me suffisait. Regarde-moi si c'est chic ces mitasses pour empêcher les culottes de balotter,

## L'ABONDANCE DE BIEN NUIT QUELQUEFOIS

nous, une fois sortis de leurs occupations habituelles, en dehors de leurs travaux, de leurs fonctions, de leur commerce, de leurs entreprises, sont incapables de trouver un mot intéressant et restent muets comme des carpes ! Ou, s'ils sont affectés — et j'en connais bon nombre — du prurit dans la parole, quelle différence faites-vous entre leur conversation et celle des femmes, sinon qu'ils y mettent moins de légèreté, de grâce et d'esprit ?

L'expérience n'est déjà plus à faire : la femme, dont tout Phorizon n'est pas borné par le dîner du mari au nord, le petit scandale quotidien à l'ouest, le magasin de nouveautés à l'est, et la bonne ou la femme de chambre au sud, ne limite pas sa conversation à ces très intéressants, mais quelque peu monotones sujets. Quant à celle qui le fait, en l'accusez pas d'avoir l'esprit étroit ; accusez-vous de l'avoir insuffisamment meublé

C'est le raisonnement de Mme de Rémusat, à propos de la coquetterie et de l'esprit de ruse tant reprochés aux femmes, "Rousseau dit que les femmes sont naturellement coquettes et rusées ; c'est qu'il leur est de première importance de plaire, d'absolue nécessité de réussir. — Ne serait-il donc pas possible de tourner à bien ces besoins de leur faiblesse ? La société, en ne les prenant pas assez sérieusement, en exploitant leurs défauts au profit de son amusement, ne peut-elle pas se reprocher de les avoir souvent égarées ?... Si l'on s'entendait une fois pour leur interdire d'ambitieuses espérances, sans les condamner à la futilité ; si l'on cessait de les traiter ou comme des idoles ou comme des jouets, on les verrait reprendre leur place et ne chercher l'évidence que dans les occasions où le devoir fait une loi de s'y exposer."

Un homme peu enclin à voir le bon côté des choses, le grimaçant Grimm, a dit, avec une bienveillance qui s'explique peut-être par ce fait qu'il ne pouvait l'exercer en faveur d'un sexe sans amèrement critiquer l'autre : "Tous les défauts qu'on peut reprocher aux femmes sont l'ouvrage de la société et surtout d'une éducation mal conçue. Doit-on s'étonner, en effet, de les voir artificieuses, hypocrites et rusées, lorsque tous nos soins tendent à leur inspirer et à nourrir en



NE RENONCEZ PAS TROP LÉGÈREMENT A VOS VIEILLES AMOURS.

elles des sentiments que les injustes lois d'une bienséance chimérique leur ordonnent de cacher sans cesse ? A force d'avoir senti les entraves, elle ne connaîtra plus de bornes ; et, confondant les devoirs réels avec des pratiques arbitraires, en substituant ces dernières aux premières, elle se trouvera perdue avant que d'avoir pu faire la première réflexion sensée. Comment, au milieu de ce trouble, échappera-t-elle à la séduction des hommes ? Du moment qu'une jeune femme entre dans le monde, tout conspire contre elle et contre sa vertu. On dirait que toute la société est intéressée à sa perte, et ce n'est que par le plus grand des miracles qu'elle pourrait échapper aux pièges tendus de tous les côtés à sa simplicité et à son innocence... Quand on réfléchit de bonne foi sur les malheurs inséparables de cette situation, bien loin de dire du mal des femmes, on est tenté de croire qu'elles sont généralement beaucoup mieux nées que les hommes."

C'est bien un sentiment analogue qui a dicté ces lignes du journal anglais *the Guardian* (1713) : "Une bande de fats, se renouvelant de génération en génération, a fait un tel tapage avec les yeux écarquillés, le haen secce, les charmes, le bel air, et certaine chose qu'on ne peut absolument pas exprimer autrement que par un soupir, que les pauvres créatures sont entièrement sorties de leur nature réelle, et qu'il n'y a plus du tout de femmes dans le monde. Si elles ne sont pas des nymphes, des bergères, des grâces ou des divinités, elles sont au moins toutes, sans en excepter une seule, des dames, des ladies. Allez à un baptême dans une mansarde quelconque de la ville, chez le plus humble artisan, et vous entendrez dire : Eh bien ! quel est celui qui fait les honneurs aux dames ?... Aussi, puisqu'il n'y a plus aujourd'hui une seule femme en Angleterre, j'espère que je puis parler librement des femmes sans offenser les ladies."

Si les hommes sont responsables à ce point des défauts ou des ridicules féminins, celui-là n'aurait pas tort qui a dit, je ne sais plus où : "Les déclamations contre les femmes tiennent à l'une de ces trois causes : mauvais cœur, mauvais choix, ou mauvaise compagnie."

Ces trois causes sont réductibles, il me semble et peuvent se ramener à deux : sottise ou méchanceté. Ce

devait être l'avis de Bernardin de Saint-Pierre, car il affirme que, "quelles que soient les satires qu'on ait écrites sur les femmes elles sont moins coupables que les hommes : elles n'ont guère de vices que ceux que nous leur donnons, et nous en avons beaucoup qu'elles n'ont pas."

La question est traitée complètement dans cette page que j'emprunte à un livre publié au siècle dernier, et intitulé : *Doutes sur différentes Opinions reçues dans la Société* :

"On reproche aux femmes quantité de défauts que les hommes partagent avec elles. Il y a autant de bavards que de bavardes, autant d'indiscrets que d'indiscrettes, autant de menteurs que de menteuses.

"Si les Femmes sont tracassières, les Hommes sont intrigants ; si les Femmes sont inconstantes, les Hommes sont perfides ; si les Femmes sont fausses, les Hommes sont traîtres ; si les Femmes sont jalouses, les Hommes sont envieux ; si les Hommes ont plus de bravoure dans le danger, les Femmes ont plus de courage dans le malheur et de patience dans les maux.

"Les Hommes doivent, en grande partie, les avantages qu'ils ont généralement sur les Femmes à la différence de leur éducation, qui, quoique fort défectueuse, l'est beaucoup moins, cependant, que les femmes reçoivent. On les éloigne de toute occupation sérieuse ; on les entretient de mille bagatelles, on leur donne mille préjugés, on les accoutume à mille délicatesses. De là, résultent cette frivolité, cette légèreté, cette faiblesse de leur caractère.

"...Les Femmes ont communément plus d'esprit que les Hommes, plus de goût, plus de finesse, plus de tact. L'inutilité, la paresse dans laquelle on les élève arrête les progrès de leur jugement. Elles sont presque toutes superficielles, parce qu'on ne les a jamais accoutumées à réfléchir.

"Paraissent-elles dans le monde ? Les Hommes mettent le dernier sceau aux défauts que l'éducation leur avait donnés, et leur en font acquérir une multitude d'autres : la coquetterie, la vanité, la fausseté, etc. Plus une Femme a d'affectation, de minauderies, de manège, de caprices, et plus elle a d'adorateurs.

"Celle qui résiste à tout ce qui conspire contre elles ont de grands avantages sur les hommes les plus aimables : leur conversation est cent fois plus séduisante, leur imagination plus vive, leur cœur plus sensible, leur amitié plus tendre, leurs procédés plus délicats, leur attachement plus solide.

"Il est un petit nombre de femmes de ce caractère et rien n'y peut être comparé."

Voilà un gros éloge, et je m'y associe complètement. Tout au plus aurait-il besoin d'être, non pas restreint, mais expliqué, défini et, en un point, développé par ce que dit Mme de Rémusat, un des écrivains qui ont le plus intimement pénétré la nature de la femme, bien que ce fût son propre sexe qu'elle étudiait. D'après elle, les

## LA TOILETTE NE FAIT PAS LE BONHEUR



V. Visiteur. — Est-ce qu'il est tombé dans l'eau bouillante, votre chat ? Comme il a du mal !

M. Cribloul. — Du mal ? Pas une miette. C'est un petit costume de fantaisie que nous lui mettons quand le bébé veut jouer avec.

les femmes, " plus sensibles et plus dévouées que les hommes, ignorent cette sorte d'égoïsme que porte au delans de soi, comme sentiment de sa force, une créature indépendante. Pour obtenir d'elles une action quelle qu'elle soit, il faut presque toujours les *convier au bonheur d'un autre*. Leurs défauts même se rattachent à leur condition. La même cause excitera chez l'homme les émotions de l'orgueil, et chez la femme seulement celles de la vanité. L'orgueil est le sentiment d'une puissance qui se juge ; la vanité se mesure à l'effet qu'on produit ; elle a toujours besoin d'un second."

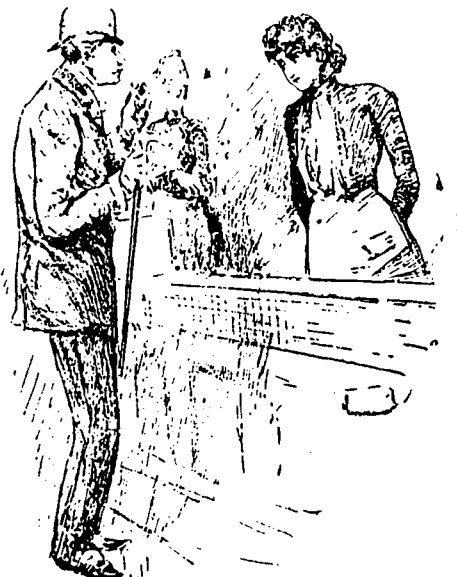
La plupart des écrivains qui ont, sérieusement et sans parti pris, parlé de la femme, se sont plus à reconnaître cette prédominance du côté sensible dans sa nature. Les passages que j'ai déjà eu l'occasion de citer y font fréquemment allusion. Voltaire a écrit cette phrase : " Tous les raisonnements des hommes un valent pas un sentiment de femme," dans laquelle, sous le voile de l'hommage, pourrait bien se cacher une fine et piquante critique. Mme de Lambert exprime plus nettement une pensée semblable, et, par cela même, met mieux en relief l'interprétation malveillante qu'on lui pourrait donner. " Il faut, dit-elle, convenir, à la gloire ou à la honte des femmes, qu'il n'y a qu'elles qui savent tirer d'un sentiment tout ce qu'elles en tirent. Les hommes parlent à l'esprit, les femmes au cœur."

Au fond de tout cela il y a la loi même de l'existence féminine, la maternité. Que de fois n'a-t-on pas remarqué que " les femmes excellent à soigner et à guérir. Elles mettent leur âme tout entière à cette tâche pénible, qui exige toujours du dévouement et parfois l'héroïsme." Mme de Rémusat y insiste avec raison. " Les femmes sont propres aux soins physiques, dit-elle. La souffrance les touche, et bien loin d'effrayer leur délicatesse, le triste aspect des maladies éveillé en elles une sollicitude secourable. A quelque excès que la mollesse et le luxe les aient énervées, jamais on n'a vu s'éteindre entièrement en elles cet instinct charitable, cette vocation de *sœurs grises* qui leur est commune à toutes."

Bernardin de Saint-Pierre va plus loin, mais non au delà de la vérité, lorsqu'il dit : " C'est dans les chagrins domestiques d'où sortent tant de passions cruelles, dans ces efforts sans gloire qui demandent tant de courage, dans les maladies et jusque dans la mort que paraît la puissance des femmes ;" et qu'il ajoute : " C'est au héros à donner l'exemple du courage dans les batailles, et à aller au-devant de la mort ; la femme le surpasse à l'attendre dans la maison."

L'auteur très inconnu d'un petit livre publié

### DÉSAPPOINTEMENT



(A un bar.)

*Parfadet.*—Vend-on des baisers, ici, mademoiselle ?

*Dlle Finemouche (montrant sa vieille voisine.)*—Oui, monsieur, à la table de dix centins.

en 1756 sous le titre de *Mes loisirs*, L. C. d'Arc, fuisait sur ce sujet des réflexions fort sensées. " On admet en général dans les femmes, écrivait-il, la délicatesse de l'esprit et celle des sentiments, comme des attributs nécessaires de la délicatesse de leurs origines ; mais on leur refuse le courage, la prudence et la solidité. N'est-ce point leur éducation et le préjugé qui les réduisent à un partage si inférieur à leurs facultés ? Ne voit-on pas des femmes soutenir des événements cruels, braver des périls, en un mot, penser, parler, agir avec toutes les forces et la présence d'esprit que les hommes s'attribuent exclusivement, et qu'ils ne se trouvent pas toujours ?"

A cette question de sir P. Sydney, Franklin, John Stuart Mill répondraient sans hésiter : Oui.

Le premier, en effet, a dit : " A la honte des hommes, on voit des femmes qui mettent plus de sagesse qu'eux à prévoir les maux à venir, et plus de constance à les supporter quand ils sont venus."

" Si tu veux réussir, consulte ta femme," disait bourgeoisement Franklin. Et M. Octave Gérard, qui rapporte ce conseil, y ajoute la grande autorité de son approbation.

Quant à l'illustre économiste John Stuart Mill, il ne s'attarde pas à rechercher des différences, à établir des degrés ; il proclame l'égalité absolue de la femme avec l'homme, dans tous les ordres, et son droit à partager avec lui les charges et les fonctions de la vie publique.

Sans creuser la question pour le moment, il me semble qu'il ressort de tout ce que nous venons de dire que la prétention du réformateur anglais dépasse les bornes naturelles, et que nul cadeau ne serait plus nuisible aux femmes elles-mêmes, ni plus funeste à l'humanité. Un mot de Joseph de Maistre, cité par M. Octave Gérard dans ses excellentes études sur l'éducation des femmes, trouve naturellement sa place ici :

" Si une belle dame m'avait demandé il y a vingt ans : Ne croyez-vous pas, monsieur, qu'une dame pourrait être un grand général comme un homme ? je n'aurais pas manqué de lui dire : Sans doute, madame, si vous commandiez une armée, l'ennemi se jetterait à vos genoux comme j'y suis moi-même ; personne n'oserait tirer, et vous entreriez dans la capitale ennemie au son des violons et des tambourins."

Champfort raconte qu'un de ses amis, qu'il désigne par l'initiale M., " s'était toujours bien trouvé des maximes suivantes sur les femmes : Parler toujours bien du sexe en général, louer celles qui sont aimables, se taire sur les autres, les voir peu, ne s'y fier jamais, et ne laisser dépendre son bonheur d'une femme, quelle qu'elle soit."

Cette conduite prudente est d'un parfait égoïste, et, comme telle, n'est pas à la portée de tous. Il ne me déplairait pas de savoir si M. a persisté dans cette voie étroite jusque dans sa vieillesse, et quel résultat il y a finalement trouvé.

Je préfère de beaucoup la façon un peu sèche, mais bien fine, dont Champfort gradue la valeur des personnes du sexe. La femme qui s'estime plus pour les qualités de son âme ou de son esprit que pour sa beauté, est supérieure à son sexe. Celle qui s'estime plus pour sa beauté que pour son esprit ou pour les qualités de son âme, est de son sexe. Mais celle qui s'estime plus pour sa naissance ou pour son rang que pour sa beauté est hors de son sexe et au-dessous de son sexe."

En adoptant cette échelle, je ne doute pas qu'on ne trouve beaucoup de femmes supérieures à leur sexe, ni que le nombre n'en augmente de plus en plus. Supérieures ou non, elles ont toujours été en majorité, celles qui ont donné lieu à ces proverbes si fortement empreints du vieil esprit familial de notre nation :

La femme est la clef du ménage.  
Maison sans femme,  
Corps sans âme.  
Femme bonne,  
Vaut une couronne.

Et tant d'autres dont on pourrait faire des litanies.

En somme, " ceux qui disent toujours du bien des femmes ne les connaissent pas encore. Ceux qui en disent toujours du mal ne les connaissent pas du tout".

### UN HOMME DÉPAYSÉ



*Garleben croyant voir un étranger en s'apercevant dans un miroir le lendemain d'une bourrasque, dans un hôtel inconnu.*—Ah ! ma figure de singe ! Si tu ne fermes pas cette porte immédiatement !... Dépêche-toi plus que cela : tu me fais lever le cœur.

### QUALITÉ, NON CONTESTÉE

—On dit que l'habitude de mâcher de la gomme tend à détruire l'intelligence.

—Alors, je comprends pourquoi ça détruit mes dents de sagesse.

### TROP DE CŒUR

*Lui.*—J'ai un revenu de trois mille piastres ; vous pouvez vivre avec ça.

*Elle.*—Certainement, mais ça me ferait de la peine de vous laisser sans le sou.

### PLUS QUE DOUTEUX

*Maman (à l'arpenteur qui est le patron de son fils).*—Mon fils est il maintenant capable de tirer des lignes ?

*Le patron.*—Lui ? il n'est pas même capable de tenir une conclusion.

### LOIS COMMERCIALES

*Jacobus.*—Gompien bour cedde mondre ?

*Bijoutier.*—Dix piastres.

*Jacobus (monologuant).*—Il temante tix ; il pense huit ; il brentra six ; elle faut quadre ; che fait ovrir teux.

### EFFET DES EAUX

*A Cacouna, pendant la pluie.*

*Jeune homme.*—Pensez-vous, Madame, que votre charmante fille consentira à changer son nom pour le mien ?

*Maman.*—Je ne sais, ma fille est très fantasque et elle est capable de tout dans un moment d'en-nui.

### IL Y A PASSÉ

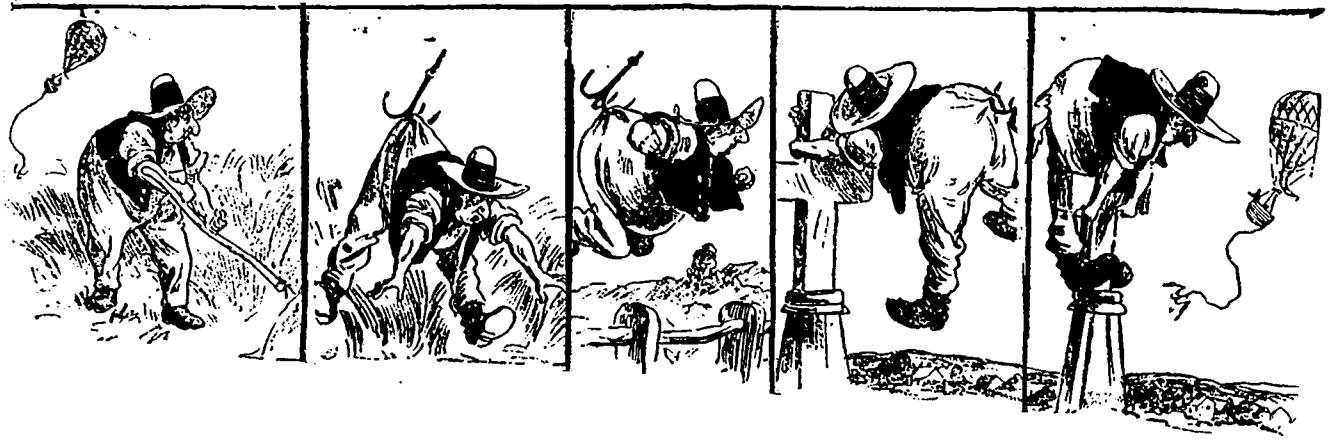
—Colonel, je viens vous demander la permission d'aller passer la journée au pique-nique.

—Au pique-nique !... Il y aura des dames ! eh ! lieutenant ?

—Certainement, colonel.

—C'est bien, vous pouvez vous absenter. J'espère que vous vous amuserez ; mais soyez prudent mon jeune ami, c'est ainsi que la colonelle m'a pris au piège, il y a bien maintenant une trentaine d'années de cela.

## UNE COURSE EN BALLON



I  
Le père François songeant en lui-même.—Ça beau être pendant les quarante heures, j'aurai toujours bien du meilleur foin que mes voisins.

II  
(Au moment où le grappin du ballon l'enlève).—Qui est ce qui a lâché le bœuf encore ?

III  
—Par exemple, si je n'ai pas le prix de la course aux barrières !

IV  
—Puis, la course au clocher, donc !

V  
—Franchement, tant qu'à aller aux quarante heures, j'aurais été mieux à m'y rendre à pied et à entrer par la porte.

## POUR NOS JEUNES LECTEURS

## VOYAGE DANS L'ÎLE DES PLAISIRS

Après avoir longtemps vogué sur la mer Pacifique, nous aperçûmes de loin une île de sucre avec des montagnes de compote, des rochers de sucre candi et de caramel, et des rivières de sirop qui coulaient dans la campagne. Les habitants, qui étaient fort friands, léchaient tous les chemins et suçaient leurs doigts après les avoir trempés dans les fleuves. Il y avait aussi des forêts de réglisse et de grands arbres d'où tombaient des gaufres, que le vent emportait dans la bouche des voyageurs, si peu qu'elle fût ouverte. Comme tant de douceurs nous parurent fades, nous voulûmes passer en quelque autre pays où l'on pût trouver des mets d'un goût plus relevé. On nous assura qu'il y avait, à dix lieues de là, une autre île où il y avait des mines de jambons, de saucisses et de ragoûts poivrés. On les creusait comme on creuse les mines d'or dans le Pérou. On y trouvait aussi des ruisseaux de sauces à l'oignon. Les murailles des maisons sont de croustes de pâté. Il y pleut du vin couvert quand le temps est chargé, et, dans les plus beaux jours, la rosée du matin est toujours de vin blanc semblable au vin grec ou à celui de Saint-Laurent. Pour passer dans cette île, nous fîmes mettre sur le port de celle d'où nous voulions partir, douze hommes d'une grosseur prodigieuse et qu'on avait endormis : ils soufflaient si fort en ronflant qu'ils remplirent nos voiles d'un vent favorable. A peine fûmes-nous arrivés dans l'autre île, que nous trouvâmes sur le rivage des marchands qui vendaient de l'appétit, car on en manquait souvent parmi tant de ragoûts. Il y avait aussi d'autres gens qui vendaient le sommeil. Le prix en était réglé tant par heure ; mais il y avait des sommeils plus cher les uns que les autres, à proportion des songes qu'on voulait avoir. Les plus beaux songes étaient forts chers. J'en demandai des plus agréables pour mon argent, et, comme j'étais las, j'allai d'abord me coucher. Mais, à peine fus-je dans mon lit, que j'entendis un grand bruit : j'eus peur et je demandai du secours. On me dit que c'était la terre qui s'entr'ouvrait. Je crus être perdu ; mais on me rassura en me disant qu'elle s'entr'ouvrait ainsi toutes les nuits, à une certaine heure, pour vomir avec grand effort des ruisseaux bouillants de chocolat moussé et des liqueurs glacées de toutes les façons. Je me levai pour en prendre, et elles étaient délicieuses. Ensuite je me recouchai, et, dans mon sommeil, je crus voir que tout le monde était de cristal, que les hommes se nourrissaient de parfums quand il leur plaisait, qu'ils ne pouvaient marcher qu'en dansant, ni parler qu'en chantant, qu'ils avaient des ailes pour fendre les airs et des nageoires pour passer les mers. Mais ces hommes étaient comme des pierres à fusil : on ne pouvait les choquer qu'aussitôt ils ne prissent feu. Ils s'enflammaient comme une mèche, et je ne pouvais m'en-

pêcher de rire, voyant combien ils étaient faciles à émouvoir. Je voulus demander à l'un d'eux pourquoi il paraissait si animé. Il me répondit, en me montrant le poing, qu'il ne se mettait jamais en colère.

A peine fus-je éveillé, qu'il vint un marchand d'appétit, me demandant de quoi je voulais avoir faim et si je voulais qu'il me vendit des relais d'estomacs pour manger toute la journée. J'acceptai la condition. Pour mon argent, il me donna douze petits sachets de taffetas que je mis sur moi et qui devaient me servir comme douze estomacs, pour digérer sans peine douze grands repas en un jour.

A peine eus-je pris les douze sachets, que je commençai à mourir de faim. Je passai ma journée à faire douze festins délicieux. Dès qu'un repas était fini, la faim me reprenait, et je ne lui donnais pas le temps de me presser. Mais, comme j'avais une faim avide, on remarqua que je ne mangeais pas proprement : les gens du pays sont d'une délicatesse et d'une propreté exquises. Le soir, je fus lassé d'avoir passé toute la journée à table comme un cheval à son râtelier. Je pris la résolution de faire tout le contraire le lendemain, et de ne me nourrir que de bonnes odeurs. On me donna à déjeuner de la fleur d'orange. A diner, ce fut une nourriture plus forte : on me servit des tubéreuses et puis des peaux d'Espagne. Je n'eus que des jonquilles à collation. Le soir, on me donna à souper de grandes corbeilles pleines de toutes les fleurs odoriférantes, et on y ajouta des cassolettes de toutes sortes de parfums. La nuit, j'eus une indigestion pour avoir trop senti tant d'odeurs nourrissantes. Le jour suivant, je jeûnai pour me délasser de la fatigue des plaisirs de la table. On me dit qu'il y avait en ce pays-là une ville toute singulière, et on me promit de m'y mener par une voiture qui m'était inconnue. On me mit dans une petite chaise de bois fort léger et toute garnie de grandes plumes, et on attacha à cette chaise, avec des cordes de soie, quatre grands oiseaux, grands comme des autruches, qui avaient des ailes proportionnées à leur corps. Ces oiseaux prirent d'abord leur vol. Je conduisis les rênes du côté de l'orient, qu'on m'avait marqué. Je voyais à mes pieds les plus hautes montagnes, et nous volâmes si rapidement, que je perdais presque l'haleine en fendant la vague de l'air. En une heure, nous arrivâmes à cette ville si renommée. Elle est toute de marbre et elle est grande trois fois comme Paris. Toute la ville n'est qu'une seule maison. Il y a vingt-quatre grandes cours dont chacune est grande comme le plus grand palais du monde, et, au milieu de ces vingt-quatre cours, il y en a une vingt-cinquième qui est six fois plus grande que chacune des autres. Tous les logements de cette maison sont égaux, car il n'y a point d'inégalité de condition entre les habitants de cette ville. Il n'y a ni ni domestiques ni petit peuple ; chacun se sert soi-même, personne n'est servi : il y a seulement des sou-

haits, qui sont de petits esprits follets et voltigeants qui donnent à chacun tout ce qu'il désire dans le moment même. En arrivant, je reçus un de ces esprits, qui s'attacha à moi et qui ne me laissa manquer de rien ; à peine me donnait-il le temps de désirer. Je commençais même à être fatigué des nouveaux désirs que cette liberté de me contenter excitait sans cesse en moi, et je compris, par expérience, qu'il valait mieux se passer des choses superflues que d'être sans cesse dans de nouveaux désirs, sans pouvoir jamais s'arrêter à la jouissance tranquille d'aucun plaisir. Les habitants de cette ville étaient polis, doux et obligeants. Ils me reçurent comme si j'avais été l'un d'eux. Dès que je voulais parler, ils devinaient ce que je voulais, et le faisaient sans attendre que je m'expliquasse. Cela me surprit, et j'aperçus qu'ils ne parlaient jamais entre eux : ils lisent dans les yeux les uns des autres tout ce qu'ils pensent, comme on lit dans un livre ; quand ils veulent cacher leurs pensées, ils n'ont qu'à fermer les yeux. Ils me menèrent dans une salle où il y eut une musique de parfums. Ils assemblent les parfums comme nous assemblons les sons. Un certain assemblage de parfums, les uns plus forts, les autres plus doux, fait une harmonie qui chatouille l'odorat, comme nos concerts flattent l'oreille par des sons tantôt graves et tantôt aigus. En ce pays-là, les femmes gouvernent les hommes ; elles jugent les procès, elles enseignent les sciences et vont à la guerre. Les hommes s'y fardent, s'y ajustent depuis le matin jusqu'au soir ; ils filent, ils cousent, ils craignent d'être battus par leurs femmes quand ils ne leur ont pas obéi. On dit que la chose se passait autrement il y a un certain nombre d'années : mais les hommes, servis par les souhaits, sont devenus si lâches, si paresseux et si ignorants, que les femmes furent honteuses de se laisser gouverner par eux. Elles s'assemblèrent pour réparer les maux de la république. Elles firent des écoles publiques où les personnes de leur sexe qui avaient de l'esprit se mirent à étudier. Elles désarmèrent leurs maris, qui ne demandaient pas mieux que de n'aller jamais aux coups. Elles les débarrassèrent de tous les procès à juger, veillèrent à l'ordre public, établirent des lois, les firent observer, et sauvèrent la chose publique, dont l'inapplication, la légèreté, la mollesse des hommes, auraient sûrement causé la ruine totale. Touché de ce spectacle, et fatigué de tant de festins et d'amusements, je conclus que les plaisirs des sens, quelque variés, quelque faciles qu'ils soient, avilissent et ne rendent point heureux. Je m'éloignai donc de ces contrées, en apparence si délicieuses, et, de retour chez moi, je trouvai dans une vie sobre, dans un travail modéré, dans des mœurs pures, dans la pratique de la vertu, le bonheur et la santé que n'avaient pu me procurer la continuité de la bonne chère et la variété des plaisirs.

## LA CHASSE AUX MILLIONS

## SECONDE PARTIE

(Suite.)

Le lendemain le comte tint conseil avec les principaux chefs sur le prochain départ.

—Gentlemen, dit-il à ses officiers, voici notre situation :

“ Les Apaches sont dans une telle démoralisation, que leur prétendu Messie n'obtiendra plus d'eux de s'opposer à notre passage.

“ Je crois que de ce côté nous n'avons que peu de chose à redouter.”

En ce moment, l'on annonçait un messenger.

Le comte ordonna qu'il fût reçu par les avant-postes et conduit auprès de lui.

Et il reprit :

—Ou je me trompe fort, ou cet Indien vient nous proposer la paix.

En effet, le cavalier apache venait de la part de la reine.

Celle-ci envoyait une lettre à M. de Lincoln.

Le comte en donna connaissance au conseil.

—Ce que j'avais prévu, dit-il, se réalise.

“ La reine a repris le commandement de la nation depuis que tant de mésaventures sont arrivées aux Indiens. Elle m'annonce qu'éclairée par les leçons que nous avons infligées aux siens, elle ne s'oppose plus à notre marche. Elle vous prie d'oublier le passé.

Le comte se mit à écrire une lettre à la reine pour lui proposer une entrevue au delà du désert et y traiter définitivement la paix.

Pendant qu'il rédigeait sa missive, les trappeurs se félicitaient de la tournure que les choses avaient prise.

Mais, la lettre expédiée, le comte reprit :

—Nous allons traverser le désert avec une sécurité relative quant aux Indiens ; mais plusieurs d'entre vous ont attiré mon attention sur un fait : la présence d'un certain drôle, nommé la Couleuvre, qui nous observe depuis un certain temps et que l'on a vu caracoler autour de notre camp.

—Chaque fois, dit Tête-de-Bison, que la Couleuvre s'est montré autour d'une caravane, elle a été pillée par les pirates de la savane.

—Je ne comprends point, dit le comte, que l'on n'ait pas encore fusillé ce coquin. . . Mais, messieurs, reprit-il, nous avons des vivres pour quatorze jours, et je crois que nous dépilerons fort nos adversaires si nous suivons la marche que je vais vous indiquer.

“ Au lieu de traverser le désert en huit jours de part en part, je propose d'allonger la route.

“ Le Rio-Colorado tourne les sables pendant un assez long parcours et je vous propose de longer les bords du fleuve pendant dix jours ; puis nous ferons un crochet à droite et nous n'aurons plus que trois journées de marche pour franchir le désert, dont nous aurons contourné la circonférence.

“ J'ajoute que sur les bords du fleuve nous avons chance de trouver du gibier.

Et les rapides ! fit quelqu'un des trappeurs.

—Il y a des rapides, monsieur le comte ! fit Tête-de-Bison au nom de tous.

“ Les bords du fleuve, à peu de distance du camp, se resserrent et il coule entre des murs à pic.

“ Point d'autres passages que le fleuve même.

“ Les montagnes sont inaccessibles aux

bœufs et aux chariots ; pour les contourner, cela demanderait bien des jours.

—Mais les rapides franchis, dit le comte, vous ne voyez pas d'obstacle à notre voyage ?

—Non ! . . . Mais !

—Eh bien ! messieurs, les rapides ne sont pas infranchissables.

Et, au milieu de la surprise générale, le comte reprit :

—Depuis le jour du combat, j'ai adopté l'idée que m'ont proposée deux squatters, gens du Canada, où les rapides n'arrêtent jamais la marche de leurs canots.

“ Comme je me promenais dans le camp, j'entendis un des squatters dire aux autres :

“ Si j'étais le comte, je prendrais par Rio-Colorado et j'évitais quatre jours sur huit dans la traversée des sables.”

“ J'ai engagé ce squatter à m'expliquer son plan et, après vérification, il est praticable.

“ Veuillez me suivre, messieurs ; vous en jugerez.”

Les officiers, sur l'ordre du comte, firent prendre les armes à une compagnie ; l'on se mit en marche vers les rapides.

Un fourgon accompagnait,

L'on atteignit la suite de chutes que formait le Colorado à quelque distance du camp de la caravane.

Le fleuve offrait là un majestueux spectacle.

Ses flots, resserrés entre les murs à pic d'une montagne de roche, se précipitaient tumultueusement sur des récifs qui sortaient les uns à fleur d'eau, les autres à une certaine hauteur, et qui entravaient la course du flot.

Autour d'eux, les eaux bouillonnaient avec violence et les couvraient d'écume.

La pente était si rapide que le fleuve se ruait sur les obstacles avec l'apparence d'une masse d'eau qui vient de renverser une digue.

Ça et là, tout le cours était fermé par une seule ligne d'obstacles au-dessous desquels l'eau jaillissait comme par un effort voulu ; le fleuve semblait prendre vie et volonté, tant il se ruait avec une sorte de fureur qui en faisait comme un être animé.

C'est en ces endroits qu'il formait chute.

C'est là qu'il semblait impossible qu'un canot ne sombrât point.

Qu'on s'imagine une barque passant par-dessus un barrage d'écluse, et l'on aura une faible idée du danger apparent de la navigation dans ces rapides.

Il y avait environ trois cents pas de chutes.

Le comte laissa les trappeurs à leur contemplation devant ce spectacle, et il ordonna à une vingtaine de squatters qui l'avaient suivi de commencer les expériences.

Les squatters tirèrent des fourgons des bottes de jone, ils les lièrent sous le ventre d'un vieux bœuf malade et condamné qui avait été amené sur le chariot, et ils poussèrent l'animal au courant.

On vit le fleuve s'emparer du bœuf, maîtriser le peu de mouvements, que pouvait faire l'animal et le pousser avec une violence telle que l'œil le suivait à peine.

Le bœuf était projetée avec force dans les chutes ; il disparaissait quelquefois, revenait ensuite à la surface, et disparaissait encore.

—Il passera, dit Tête-de-Bison, mais il sera en morceaux en arrivant dans l'eau tranquille.

Tous croyaient à cette prophétie.

Mais on vit le bœuf, au-dessous des rapides, nager vers la rive et prendre pied ; il était sauf et point endommagé, car tout vif et épais qu'il fût, il se mit à brouter.

Le bœuf parut lui avoir donné de la vigueur.

—Êtes-vous convaincus, messieurs ? demanda le comte.

Les trappeurs étaient stupéfaits.

—Camarades, dit un squatter, nous autres gens du Canada, nous nous faisons un jeu des rapides.

“ Jamais une de nos caravanes ne se laisse arrêter par les chutes de cette sorte.

“ Vous ignorez cela, ici, dans les prairies du Mexique ; mais fiez-vous à nous comme nous nous fions à vous pour ce qui est des choses que vous savez bien et dans lesquelles vous êtes expérimentés.

“ Nous répondons de tout.

—Je crois, que le voyage est possible, dit le Trappeur.

“ Mais comment fera-t-on passer le matériel ?

—Comme pour le bœuf, dirent les squatters ?

“ Tout sera empaqueté de jone, même les voitures.

“ Nous savons comment nous y prendre, et rien ne sera mouillé, nous l'affirmons.”

Sur cette assurance, on retourna au camp en dévisant fort gaiement sur les étranges choses que tout le monde serait obligé de faire le lendemain.

La troupe du comte venait de disparaître au loin.

Sur le bord du fleuve, un homme parut : c'était la Couleuvre.

Il souriait.

Bientôt un autre homme se montra : c'était John Huggs.

Vous avez tout vu, capitaine ? dit la Couleuvre.

“ Ma perpétuité n'était pas en défaut, et c'était bien la voie du fleuve que devait prendre la caravane.

—C'est vrai ! dit John Huggs. Vous êtes un maître homme.

—Avez-vous donné rendez-vous à vos deux compagnons ?

—Oui. . . je les attends.

—Ce sont deux forts nageurs et des gailards résolus. Nous connaissez le souverain, son issue ; vous n'avez rien à craindre puisqu'hier nous avons fait au fond du gouffre la répétition générale. Je vous quitte.

—Si vous restiez ?

—Mon cher, vous savez ce que je vous ai dit. J'adore la tranquillité. J'ai des idées, je les vends, mais je ne les exécute point. Bonne chance !

—Bonne nuit, cabellero.”

La Couleuvre siffla, un mustang accourut ; le jeune lepero le monta et disparut bientôt à l'horizon.

John Huggs demeura seul aux bords du fleuve.

Ils songeait en contemplant les rapides. . .

Les deux rives du fleuve, nous l'avons dit, sont formées de rocs aux parois verticaux et à la base rongée par les eaux. D'énormes blocs surplombants menacent de se détacher, tandis que d'autres forment de hautes murailles aux pentes visqueuses et luisantes dans l'ombre.

Entre ces rives bizarrement accidentées et formées d'éboulements, le fleuve grandit et tourbillonne.

Ses eaux se brisent avec violence sur les rochers ; l'écume jaillit et retombe en neige éblouissante malgré la sombreur de la nuit.

Des tourbillons, des remous se forment, se mêlent, se choquent dans un désordre grandiose auquel les ténèbres prêtent un aspect sinistre. Puis les rochers deviennent plus nombreux. Leur masse semble vouloir defier les efforts du fleuve.

Sur un point, la barrière de granit est ouverte ; en cet endroit, une barque habilement dirigée peut franchir le rapide : la

forcé du courant y pousse du reste invinciblement tout objet abandonné. C'est là que le bœuf avait été entraîné, qu'il avait passé.

Mais cet étroit espace ne suffit pas à l'écoulement de l'énorme volume d'eau du Colorado ;

A quelque cinquante mètres du lieu de la cataracte, le remous des eaux cesse tout à coup pour reprendre un peu plus loin.

En cet endroit, le fleuve ne paraît plus couler.

L'eau calme et noire ne subit aucunement l'agitation environnante.

Elle semble solide, tant son état stagnant contraste avec les tourbillonnements voisins.

Cette eau d'une tranquillité qui fait peur cache un abîme sans fond ! Des Peaux-Rouges et des coureurs de prairie y ont jeté la sonde sans succès.

Tous les poids sont devenus trop légers. Toutes les cordes restent trop courtes.

Le gouffre a gardé son secret.

Et les Indiens, dans leur langage imaginé, lui ont donné le nom de "Puits sans fin."

Ce abîme n'occupe pas toute la largeur de la rivière : il est situé en face de l'éboulement qui divise la cataracte en deux parties presque égales.

Des bords du fleuve, on n'aperçoit pas cette section dans le barrage formé par les rochers ; on ne voit qu'une seule et immense nappe d'eau tombant avec fracas au milieu d'un nuage d'écume et de brouillard dû à la force du jaillissement des eaux.

De l'étroit espace laissé libre par l'éboulement s'échappe un courant très-rapide et très-encanaissé.

Mais il n'y a pas chute.

C'est ce courant qui avait porté le bœuf hors de tout danger.

Sur le rocher qu'il a choisi, rocher surplombant au-dessus du "Puits sans fin," au milieu même de la cataracte, se tient John Huggs.

Deux hommes l'on rejoint.

Enveloppés par l'ombre, tous trois sont à peine visibles et semblent, dans leur immobilité, faire corps avec la roche qui les porte.

Par instants, leurs pieds trempent dans l'écume blanche des eaux tourmentées. Des jaillissements phosphorescents les environnent ; de vagues lueurs bleuâtres brillent d'un funèbre éclat pour s'éteindre aussitôt, étouffées par l'obscurité.

Huggs tient un bras étendu dans la direction du gouffre dont les eaux calmes se détachent en noir.

John Huggs, d'un geste impératif, fait avancer ses deux compagnons sur le bord du rocher.

Et leur désignant le gouffre.

—Regardez ! dit-il.

"Distinguez-vous ce cercle blanchâtre ?

"C'est la ligne d'écume qui borde le Puits sans fin."

Les deux hommes reculent.

Ces grands bruits, cette immense agitation et par-dessus tout le vide, l'inconnu au milieu du chaos, tout les terrifie.

—C'est effrayant, murmura Basilie le lieutenant.

Le troisième pirate ne souffla mot, mais il recula de trois pas.

La figure de cet homme, aux lignes anguleuses, sa petite tête pointue, justifiaient complètement son nom de la Fouine.

Les dents de la Fouine claquaient ; il se tenait courbé sous le poids d'un indécible effroi.

John Huggs le toisa d'un regard de mépris.

—Tu as peur, la Fouine ! dit-il. Ce n'est pourtant pas le moment.

Et avec une précipitation qui prévenait toute tentative de défense, il tira un revolver de sa ceinture et l'éleva à hauteur de poitrine, il commanda :

—Allons ! débarrasse-toi de tes armes.

Puis s'adressant à son lieutenant :

—Toi, le revolver au poing et sois prêt à tirer.

La Fouine avait reculé de nouveau devant cette injonction brutale et inattendue.

—Capitaine ! voulut supplier le malheureux.

—Je t'accorde trois secondes pour te décider, reprit John Huggs. Attention ! je fais feu.

La Fouine connaissait son chef.

L'exécution suivait de près la menace.

Il laissa tomber ses armes.

—Bien, fit le capitaine. Avance, maintenant.

C'était un sac de cuir, hermétiquement fermé, et qui devait contenir des objets précieux, à en juger par le soin avec lequel on avait cherché à les préserver du contact de l'eau.

Le pirate obéit machinalement.

—Avance encore sur la pointe du rocher. Marche donc. Là, bon !

L'homme se trouvait à deux pas du terrible rapide. La terreur le rendait hideux. Ses dents claquaient. De violents hoquets coupaient par instant sa respiration sifflante.

Au moment où John Huggs abaissait son revolver, la Fouine éboulevait un nouveau mouvement de retraite.

Mais il avait compté sans le lieutenant Basilie qui, toujours ricanaît, s'était placé auprès de ses armes et lui barrait le passage.

—Tu es dans le piège, bête puante ! s'écria le capitaine, il faut marcher bon gré mal gré. Écoute attentivement mes instructions. Tu es un nageur excellent ?

—Non, voulut protester le malheureux.

—Tu mens, je le sais. Jette-toi résolument à l'eau et laisse-toi emporter par le courant.

La Fouine fixa un regard hébété sur son chef.

—A l'eau fit-il en frissonnant de tous ses membres. Impossible, capitaine ! Mais c'est la mort !

—Fais-toi donc, dit Basilie toujours goguenard. Un bain, un simple bain. Va donc, tu me diras si l'eau est chaude.

La Fouine lança un regard haineux à son lieutenant.

John Huggs continua imperturbablement.

—Quand tu arriveras au remous qui contourne l'abîme, allonge deux ou trois vigoureux coups de jarret, et le temps d'en parler tu auras dévié dans les eaux tourbillonnantes du Puits sans fin. Ne cherche pas à te tenir à la surface, tes efforts seraient inutiles. Laisse-toi couler. Quand tes pieds auront touché le rocher, je te promets une jolie surprise. Et je te garantis que tu verras des choses comme on n'en voit pas.

Le pirate ne paraissait pas entendre. Il se tenait là stupide, tressaillant à chaque mot.

Impatience, le capitaine termina :

—C'est compris ? Si oui, en route ! Si non, embarque tout de même.

—Non, cria la Fouine avec l'énergie furieuse du désespoir. Tuez-moi. Une balle dans la tête plutôt que de mourir noyé. J'aime mieux ça ! Tuez !... Tuez-moi donc !

Le malheureux était fon d'épouvante.

—Mais je te répète, imbécile, insista le capitaine, que je ne veux pas ta mort. Ta présence m'est nécessaire au fond du Puits sans fin. Est-ce que je te donnerais toutes ces explications si je voulais te tuer ?

—Saute donc, ma vieille ! fit Basilie avec un rire et une joie de démon. Tu vas manquer un magnifique voyage de découverte.

Tu ne sais donc pas que le Puits sans fin communique directement avec la mer des Indiens ! On ne manque pas ces occasions-là. Tiens, j'ai laissé là-bas, à Calcutta, une Indienne superbe, qui m'adorait. Va la voir de ma part.

Le lieutenant se tenait les côtes ; il trouvait la situation extrêmement amusante.

—Assez de plaisanteries, dit John Huggs à Basilie, et écoute-moi, farceur.

—Voilà, capitaine !

—Lève le canon de ton revolver à la hauteur de la cervelle de cet idiot.

Le lieutenant, toujours enchanté de ces sortes de besognes, s'empressa d'exécuter l'ordre.

—Bien, approuva le capitaine. Je vais compter trois. Si, au mot trois, ce trembleur ne s'est pas précipité, tire !

—Allez-y, capitaine ! J'ai le doigt sur la détente !

John Huggs prononça :

—Un !

Ce seul mot fit sur la Fouine l'effet d'une décharge électrique. Il tressaillit de la tête aux pieds.

Ses jarrets plèrent.

Basilie risqua une nouvelle plaisanterie.

—Ne te presse pas ! tu as encore une demi-seconde.

—Deux ! fit John Huggs.

Au moment où il ouvrait la bouche pour dire trois, la Fouine s'élançait.

—Ça y est ! dit Basilie.

—Pas sans peine ! fit John Huggs.

Et tous deux se penchèrent, interrogeant du regard les eaux bouillonnantes où venait de s'engloutir leur compagnon.

Ils purent suivre tous ses mouvements dans la passe entre les deux grandes chutes.

Le courant le portait avec la rapidité d'une flèche dans la direction du gouffre, distant de moins de trente mètres.

Le malheureux, ballotté par les eaux, faisait des efforts inouïs pour s'accrocher aux pointes de rochers qui bordaient la passe torrentueuse.

Peines perdues, efforts inutiles. Toujours il était rejeté au milieu du courant. Il roulait sur lui-même, paraissant et disparaissant comme une épave. Bientôt il fut englouti dans le remous ; puis on le vit surgir tout à coup au milieu même du cercle formé par la surface tranquille et légèrement concave de l'abîme. Son corps sortit presque complètement de l'eau. Alors un cri retentit, dominant le bruit de la cataracte. Cri terrifiant et suprême appel au secours. Cri d'agonisant. Cri d'épouvante à la vue d'une mort inévitable. Puis l'homme disparut lentement. Droit, immobile, il s'enfonça comme attiré par une force mystérieuse. Quand sa tête disparut, il se forma une ride circulaire sur l'eau sombre du gouffre. Le cercle s'élargit peu à peu, la ride s'éffaça et ce fut tout.

Une minute, deux minutes s'écoulèrent. L'homme ne reparut pas. Cinq minutes passèrent... les deux spectateurs de cette scène ne virent rien reparaitre. Ils avaient suivi avec attention tous les mouvements de la Fouine. Basilie surtout avait été vivement impressionné par ce terrible drame. Il n'avait plus dit un mot. Mais aucune péripétie n'avait échappé à son regard. Il ne recontra la parole que quand la Fouine eut complètement disparu. Il voulut alors chasser l'impression de la peur par un sarcasme.

—Capitaine, dit-il, c'est un homme fichu !

"Mais des pertes comme ça enrichissent.

—Erreur, mon vieux ! dit John Huggs, moitié plaisant, moitié sérieux. Il est arrivé à destination. La route est sûre.

Quand on envoie les gens dans ce paragon-là, dit Basilie, on a un motif. Si vous

vouliez vous débarrasser de cette canaille, pourquoi ne lui avoir pas brulé la cervelle tout simplement ? Comment ! toi aussi ! fit John Huggs. Tu doutes ?

Puis changeant brusquement de ton, il se pencha à l'oreille de son second.

—Vieux careau, lui dit-il amicalement, tu ne devines donc pas qu'il y a un secret au fond de cet abîme du Puits sans fin. Tu ne vois pas que je possède ce secret ! Que si la Fouine a suivi mes instructions, il est maintenant en sûreté ! Que tout secret est exploitable, et que j'exploite celui-ci ! Comprends pas bien ! fit Basilie à demi ébranlé.

— Mais ce secret ? Peut-on savoir ?

Dans un instant. D'abord as-tu bien compris et retenu toutes les instructions que je viens de donner à ce canard de la Fouine ? Tous compris, tout retenu, mais. . .

— Tant mieux ! Ça te servira.

Et, d'une vigoureuse poussée, le capitaine précipita son lieutenant à l'eau en lui criant :

— Va tout savoir, vieux curieux !

John Huggs se frotta les mains en poussant un soupir de satisfaction.

— C'est incroyable, dit-il, combien certains hommes sont niais. Avec des brutes comme celles-là, il faut toujours employer la ruse ou la force, tandis que deux gaillards intelligents m'auraient si bien compris.

Pendant ce monologue, Basilie disparut un moment, puis remonta à la surface.

John Huggs guettait sa réapparition. Il lui cria avec un air de réel intérêt :

— N'oubliez pas mes instructions. Passe le remous. Laisse-toi sombrer.

Basilie s'éloignait avec une vitesse incroyable, emporté par le rapide. Comme la Fouine, il traversa le remous et ne s'arrêta que dans le cercle du gouffre. Il se débattait pour ne pas sombrer. John Huggs le vit. Il se fit un porte-voix de ses deux mains et cria de toutes ses forces :

— Laisse-toi couler, vieille carcasse. Coule. Coule ! Je vais te rejoindre.

Basilie disparut dans les profondeurs du Puits sans fin.

Ce n'était pas un adieu suprême qu'envoyait, dans une raillerie, John Huggs à son compagnon, car aussitôt il assujettit les bretelles d'un sac de cuir fixe sur ses épaules, serra de deux crans sa ceinture où pendait un couteau de chasse, et se précipita résolument dans le rapide.

Il fut englouti à son tour. . .

Le lendemain, au point du jour, la caravane du comte de Lincourt faisait halte sur la rive du Colorado.

On avait marché une partie de la nuit. Le soleil se levait resplendissant. Le personnel entier de la caravane s'était rassemblé sur la rive. Les chefs prenaient leurs mesures. Le comte de Lincourt, ne voulant pas s'aventurer, au risque de compromettre l'existence de tant de monde, et de perdre irréparablement un précieux matériel, voulut expérimenter une dernière fois le système de navigation inventé par les squatters.

Il fit part de cette résolution au colonel d'Eragny, qui s'empressa de l'approuver. Le brave colonel était devenu prudent depuis l'affaire de l'embuscade.

Le comte envoya donc chercher immédiatement Bouléreau, celui d'entre eux que les squatters, suivant leur habitude, avaient choisi pour chef.

Bouléreau se rendit avec empressement à l'appel qui lui était fait.

Un type que ce squatter.

Grand, bien et solidement bâti, carré des épaules, il accuse une force physique exceptionnelle.

Il est né au Canada, mais du sang français coule dans ses veines.

Ses parcs faisaient partie de ce groupe d'intrépides matelots normands qui fonda le Canada.

Bouléreau n'a conservé du Normand que le physique et les qualités.

Sa bonne grosse figure, aux traits un peu rudes, à la peau brune et tannée par l'air vif et le soleil de la savane, exprime à première vue, la franchise et la bonne humeur.

Après plus sérieux examen, on y découvre le côté rusé, intelligent et fin du Normand.

En fait, le caractère du squatter est bien conforme à l'expression de sa physionomie.

Toujours gai, d'une constante bonne humeur, d'une jovialité persistante, le rire quitte rarement ses lèvres.

Dans l'imminence du péril, et au milieu des circonstances les plus graves, Bouléreau rit et plaisante.

Plus farceur qu'un Parisien, il s'ingénue à inventer les mystifications les plus insensées, les plaisanteries les plus amusantes.

Ce qui le différencie du Parisien, c'est qu'aux facéties qu'il imagine il imprime un caractère de bonhomie qui les rend facile à supporter, même par ceux qui en sont l'objet. Il est plaisant, non gouaillieur. Il lance une apostrophe, non une raillerie. Il ne blague pas, il plaisante. Il a une verve, un entrain, une rondeur, un naturel si entraînant qu'il semble semer la joie sur ses pas. Il n'a jamais blessé personne ; il n'a que des amis, tandis que Sans-Nez a récolté plus d'une main. En somme, Bouléreau est ce que l'on appelle une bonne nature. Incapable d'une mauvaise action, il pratique sans efforts l'oubli des injures, et c'est toujours en riant de de son rire qu'il rend le bien pour le mal.

Que l'on ajoute à ces qualités une bravoure à toute épreuve et à la plus stricte loyauté, et l'on conviendra que les squatters avaient fait choix d'un excellent chef.

Toutefois Bouléreau a un travers et une passion. Il fume *toujours*. Et il a horreur des Anglais.

Jamais, nous disons *jamais*, la pipe ne quitte sa bouche que pour manger ou boire. Quand il s'endort, la pipe s'éteint, mais le tuyau lui reste entre les dents.

Bouléreau arriva près de M. de Lincourt et du colonel.

— A votre disposition, leur dit-il.

— Mon cher Bouléreau, répondit le comte, votre moyen de franchir les rapides me paraît excellent ; mais avant de rien entreprendre de sérieux, je voudrais expérimenter définitivement et en grand.

— Nous allons d'abord lancer à l'eau un bœuf, puis un wagon.

— Si le tout passe sans accident, nous procéderons au lancement de tout le convoi.

— Tout passera ! affirma le chef des squatters avec assurance. Il n'y a aucun danger. Dans quelques minutes, vous en jugerez.

Il appela une dizaine de ses hommes, et leur ayant désigné un bœuf et un wagon en mauvais état :

— Habillez-moi l'animal et la voiture ! commanda-t-il. Il s'agit de leur faire franchir les rapides sans qu'ils aient à subir d'avaries.

Les squatters se mirent immédiatement à l'ouvrage.

En peu de temps, ils eurent coupé sur des rives du fleuve une assez grande quantité de roseaux et de jones. Réunissant le tout en bottes solidement reliées entre elles, ils en garnirent d'abord le bœuf. L'animal se trouvait posé sur un épais radeau percé de quatre trous dans lesquels s'enfonçaient les pieds jusqu'au ventre. Pour plus de sûreté, des cordes en jone tressé, solidement fixées à chaque bout du radeau, passaient sur l'échine du bœuf, lui interdisant toute tentative de révolte.

Les trappeurs et la plupart des gens de la caravane entouraient les squatters.

Cependant le radeau de jone se trouvait confectionné. Il se composait de deux pièces que l'on devait rapprocher et attacher au dernier moment.

Les squatters firent avancer le bœuf dans le fleuve jusqu'à ce qu'il eut l'eau audessus des jarrets.

Alors, avec beaucoup d'adresse, ils réunirent les deux moitiés de radeau au moyen de longues perches de bois léger boulonnées à l'indienne, c'est-à-dire avec des paquets d'herbe fixés à chaque bout. Puis, ayant passé les cordes de jone tressé sur le dos de l'animal, ils les fixèrent par le même moyen. On pouvait procéder au lancement. L'appareil nautique était complet.

Le comte de Lincourt et le colonel d'Eragny avaient suivi avec le plus grand intérêt le travail des squatters. Ils ordonnèrent de lancer le bœuf à l'eau. L'opération eut lieu sans difficulté, et bientôt la bête se trouvait en plein rapide.

Toute la caravane réunit sur le bord du fleuve suivait d'un regard anxieux la marche du radeau. Le bœuf, effrayé au départ, avait poussé des mugissements de terreur. Maintenant il relevait la tête assez gaillardement, la secouait de temps en temps et pointait ses larges oreilles en avant ; les bruits de la cataracte l'inquiétaient plus que sa situation de navigateur.

— Ça va très bien, s'écria Sans-Nez. Il arrivera, le ruinant.

Et s'adressant à Bois-Rude :

— Dis donc, Trompe-la-soif, tu n'as pas besoin de prendre ta gourde des grands jours. Tu n'aurais jamais le temps d'absorber les cinq bouteilles qu'elle contient. Le voyage sera trop court. Vois donc, la moitié du chemin est déjà faite.

— Tu as raison, Sans-Nez, répondit gravement Bois-Rude. Je ne prendrai que ma gourde de trois bouteilles. Il ne faut pas se surcharger en pareil cas.

Répondant à Sans-Nez, John Burgh observa avec une mauvaise humeur évidente :

— Le Puits sans fin n'est pas encore dépassé. Attendez avant de crier victoire. Allons, allons, fit Tête-de-Bison, en se frottant les mains. Voilà ce que j'appelle se raccrocher aux branches. Tu as eu tort de douter de la réussite, avoue-le.

— J'en doute encore, répliqua l'Anglais. Le Puits. . .

— Tais-toi donc, interrompit Grandmoreau, que la joie rendait un peu gouaillieur. Tu vois bien qu'en partant de ce point de la rive, un radeau ne peut donner dans l'abîme. Il le contourne forcément. Pour tomber dans un remous qui entoure le puits et le traverse, il faudrait partir de cette espèce de cap que tu vois là-bas en aval, et qui se termine par un énorme rocher suspendu au-dessus de l'un des rapides.

En ce moment le bœuf, flottant toujours sur son radeau, dépassait le gouffre. Le raisonnement de Tête-de-Bison triomphait.

— Tu le vois, ami Burgh, s'écria le Trappeur rayonnant. Il n'y a pas d'entêtement et de parti pris qui tiennent. Qu'est-ce que tu as à dire maintenant ?

— J'ai à dire que votre bœuf n'est pas encore à terre.

(A suivre.)

# POUR LES VERS

## CHOCOLAT à la CRÈME

DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boite.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, au prix du gros.

### SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.  
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.  
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.  
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.  
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTREAL

N.B.—Mon établissement est transporté au No 122 rue St Laurent, coin Lagachetière, où je suis en état de faire un commerce de gros et de détail. La préparation des prescriptions médicales reçoit une attention spéciale, et le public peut être assuré que nous n'employons que des drogues pures. Les médecins de campagnes, les hôpitaux, les convents et les collèges continueront à recevoir notre attention particulière et seront toujours servis de remèdes purs à des conditions libérales.

## "JOURNAL DE LA JEUNESSE"

Sommaire de la 92<sup>e</sup> livraison (16 Aout 1890).

TEXTE : — La fille des Bohémiens, par Mme J. Colomb. — Le théâtre de l'histoire, par Thibault Sisson. — Un village de Castor. — Rayon de Soleil, par Mlle Zénaïde Fleuriot. — La hutte du berger, par C. Dixon.

Chaque Numéro, 40 Cent.

ILLUSTRATIONS DE MYRBACH, E. ZIER ET RIOU

ABONNEMENTS : Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr.

BUREAU A LA

LIBRAIRIE HACHETTE & CIE,

79, boulevard Saint-Germain, Paris.

Gray's Saponaceous Dentifrice,

Excellente Poudre à Dents

Pour Préserver et Nettoyer les Dents.

# THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant Lundi, le 1er Septembre.  
Après-midi et soirée.

LE GRAND DRAME MILITAIRE

## CAPTURE DU FORT DONELSON

Magnifiques costumes, décors.  
Excellente compagnie.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE

Held by the Enemy

## Gray's Dental Pearline,

Un liquide pour Nettoyer les Dents

Et empêcher la Mauvaise Odeur de l'Haleine.

## LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Contient les plus beaux romans du jour,  
avec illustrations.

Donne \$600 de Primes par année a ses Lecteurs

LE TIRAGE A LIEU TOUS LES SIX MOIS

Les primes sont de

\$100, \$50, \$20, \$12.50, \$10, \$5, \$2.50,  
Et coût de \$1.00.

LE CINQUIÈME GRAND TIRAGE AURA LIEU DANS LE  
MOIS D'OCTOBRE PROCHAIN.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les  
jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Éditeurs-Propriétaires,

69 rue St Jacques, Montreal

Si vous voulez vous tenir au courant de ce  
qui se passe autour de vous

LISEZ LA PRESSE LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français  
de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES  
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de  
quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les  
journaux français du Canada.

Moyenn pour le mois de Juillet

17,998 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

69 Rue St-Jacques, Montréal.

## LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Est le meilleur remède pour le

Rhume, Bronchite, Etc.

25c. LA BOUTEILLE

LA VIOLETTE & NELSON, PHARMACIEN.

## PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE McGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES,  
TORPEUR DU FOIE,  
MAUX DE TÊTE,  
INDIGESTIONS,  
ÉTOURDISSEMENTS

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonc-  
tionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

LES PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de McGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomachiques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait que sont composées les Pilules de Noix Longues de McGALE.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

## "L'Intermediaire des Chercheurs et des Curieux"

FONDE EN 1861.

Correspondance littéraire, Notes and Queries Français,  
Questions et Réponses,  
Lettres et Documents inédits, Communications Diverses.

PARIS

L'Intermediaire des Chercheurs et des Curieux

Lucien Faucon, Directeur.

13 RUE CUJAS, 13

NEW-YORK

F. W. CHRISTERN, 254, Fifth Avenue.

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

10 et 12 rue Leroyer

Entre la Place Jacques-Cartier et la rue Claude  
MONTREAL

Nous exécutons, à bien bon marché, toute  
espèce d'ouvrages, tels que :

CIRCULAIRES, LIVRES, BROCHURES,  
PAMPHLETS, AFFICHES,  
CARTES DE VISITE, CARTES D'AFFAIRES,  
PANCARTES, ENTÊTES DE COMPTES,  
PROGRAMMES, ANNONCES D'ENCAN,  
ETIQUETTES, BLANCS DE TOUTES SORTES  
ETC., ETC.,

Commandes promptement exécutées.  
Caractères de Luxe.

A MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS

N.B.—Toutes commandes pour impressions  
peuvent être données chez POIRIER, BESSETTE  
& CIE., 69 rue Saint-Jacques.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

DE  
SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street, New-York,